

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano.
— Guillaume II et Alphonse XIII à Vigo.
— Nos souverains au Danemark. — Monsieur Frédéric Masson. — Poésie: La revanche de la cigale, par A. Quinette. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Flirteuse. — Propos d'étiquette. — Une aventure de Surcouf. — Choses vraies (avec gravures). — Au Japon, le Paradis des servantes. — Poésie: Japonaiseries, par Edmond Rostand. — Chronique de la mode. — Page de Saint-Nicolas (avec gravure). — Pages humoristiques. — Récréation en famille. — Concours, etc.

FEUILLETONS. — Histoire de Napoléon 1er, illustrée, (voire notre No du 16 du courant). — Les larmes de l'Innocence.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Les patineurs, valse, par E. Waldteufel. — Confidence, par Mendelssohn.

GRAVURES. — Type de beauté russe. — L'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne sur le pont de la "Giralda". — Château de Frederiskborg. — Porte de Hpyeng-Yang. — Portrait de M. F. Masson. — Fort de la Montagne d'Or, à Port-Arthur. — Le canotage en Angleterre. — Attaque de Port-Arthur, par l'escadre japonaise. — Portrait de feu l'amiral Makarov. — Troupes russes défilant dans les rues de Moscou. — Gravures de modes. — Dessins humoristiques. — Couverture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

De très graves événements se sont passés ces jours derniers à Port-Arthur. La guerre russo-japonaise vient d'ajouter une sombre page à l'histoire des armes russes.

Bien que les journaux quotidiens aient donné plusieurs versions des faits auxquels je fais allusion; m'en rapportant aux sources d'informations les plus autorisées, je vais brièvement narrer les récents désastres qui ont plongé dans le deuil l'empire des Tsars; me hâtant d'ajouter que jusqu'à ce jour, on ne sait rien de bien positif sur les derniers engagements navals.

La flotte japonaise, on ne l'ignore pas, croise la plupart du temps devant Port-Arthur. Le 13 au matin, l'amiral Togo, employant une nouvelle tactique, attaqua pour la septième fois cette place forte, et l'escadre russe du Pacifique. Ayant réussi à attirer l'escadre Makarov en haute mer, les savantes évolutions du commandant japonais allaient compromettre la sécurité des vaisseaux du Tsar, lorsque ceux-ci jugèrent à propos de se retirer sous le couvert des batteries de terre; d'autant plus que les manoeuvres jusque-là inaperçues d'une flottille de torpilleurs japonais semblaient vouloir couper leur retraite.

Or, les navires de l'amiral Makarov avaient à peine atteint la grande rade de Port-Arthur, en face de la batterie du Mont-d'Or; et déjà ils se plaçaient en ligne de file, quand soudain une explosion formidable qui se produisit à tribord sous ses soutes à charbon, en moins de deux minutes fit chavirer et anéantit le cuirassé de première classe "Petrovpavlovsk", battant pavillon de l'amiral Makarov.

Tous les navires de l'escadre attaquée mirent des chaloupes à la mer, pour porter secours aux survivants du vaisseau en perdition.

Echappèrent à la mort le grand-duc Cyrille, cousin germain de l'empereur de Russie, et troisième héritier apparent de la couronne impériale, ainsi que trois ou quatre autres officiers et une trentaine de matelots, tous plus ou moins blessés. Entre temps, les Japonais cessaient le feu et orientaient leur marche vers le Sud.

Les pertes occasionnées par la fin tragique du "Petrovpavlovsk" sont d'une importance telle que momentanément elles placent la Russie dans une réelle infériorité navale en Extrême-Orient. Car, il ne faut pas oublier les rudes coups que les Japonais infligèrent à leurs ennemis, dès le début des hostilités, non plus que les malheureux accidents qui supprimèrent plusieurs unités de combat russes.

La destruction du "Petrovpavlovsk" et de ses six à sept cents hommes d'équipage est certes un rude coup que le destin a porté aux Russes. Mais ces derniers pleurent surtout la mort de l'héroïque amiral Makarov, dont la bravoure et le savoir étaient universellement connus.

Non seulement le regretté amiral était un marin d'élite, mais c'était aussi un inventeur de génie. Il n'y a pas un mois, cette revue publiait quelques notes concernant le paillet Makarov, destiné à aveugler les voies d'eau des navires, et donnait un dessin de l'"Ermack", le prototype des brise-glace inventés par l'officier supérieur qui vient de mourir à son poste de combat.

Un malheur n'arrive, dit-on, jamais seul, cette assertion pessimiste paraît parfois être vraie, surtout en temps de guerre.

Après la mort du commandant en chef de la flotte du Pacifique, le prince Ouktomsky en prit le commandement provisoire, et, dès le lendemain, livrait bataille à l'ennemi. Dans cet engagement, le cuirassé "Pobieda" faillit subir le sort du "Petrovpavlovsk", et le contre-torpilleurs "Berzstrashni" s'étant laissé cerner par quatre torpilleurs japonais, fut par eux coulé avec la presque totalité de son équipage.

On assure, d'autre part, que le célèbre peintre de marine russe, Varestchagin, a péri avec l'amiral Makarov, dont il était l'hôte à bord du "Petrovpavlovsk".

A l'heure où j'écris ces lignes, le vice-roi, amiral Alexeïef, sur l'ordre de son empereur, a hissé son pavillon sur le cuirassé "Sebastopol", à Port-Arthur, et a pris le commandement des forces navales russes dans les eaux de la mer Jaune, en attendant l'arrivée de l'amiral Skrydloff. Le Tsar vient de relever ce dernier de ses fonctions de commandant en chef de la flotte de la mer Noire, afin qu'il aille prendre sans retard le commandement laissé vacant par la fin si dramatique de Makarov, son ancien camarade durant la guerre russo-turque. L'amiral Skrydloff possède, dit-on, des qualités similaires à celles de son prédécesseur. Espérons que la fortune de la guerre lui sera plus favorable.

* * *

On le voit, les événements se sont précipités. Aussi, les racontars vont-ils leur train. S'il faut en croire les Japonais, seuls ils seraient cause du désastre russe; ayant durant la nuit posé des torpilles sur la route que l'escadre Makarov suivait toutes les fois qu'elle regagnait son mouillage. Une lettre du Dr Volko, qui a péri avec son amiral, affirmerait que ce dernier était persuadé que l'amiral Togo fait usage de sous-marins.

La chose n'est pas impossible, elle est même probable, puisque les Russes veulent aussi s'en servir, bien que tardivement.

Toutefois, il est logique de penser que le transport porte-mines "Yenisseï" ayant sombré à la suite d'une explosion, et les cartes indiquant l'endroit où il avait posé des torpilles de fond n'existant plus, les navires que ces mines

devaient protéger tout en menaçant l'ennemi, courent sans cesse un réel danger. Quoi qu'il en soit, les causes de la destruction du vaisseau amiral russe demeureront peut-être à jamais un de ces mystères si communs dans les annales maritimes.

* * *

Malgré leur infortune du moment, les slaves n'en demeurent pas moins confiants, et espèrent remporter sur terre des victoires qu'ils préparent avec la ténacité et le sang-froid qui les caractérisent. Très religieux, les Russes sont de nos jours aussi dignes que jadis du jugement que portait sur eux le brave Drouot, lorsqu'il répondait à Napoléon: "ce peuple a tous les courages parce qu'il croit."

Les preuves d'une foi ardente abondent chez les sujets de Sa Majesté Nicolas II. Ainsi, on vient d'expédier en Extrême-Orient une église de campagne démontable, construite sur l'initiative de S. A. I. la grande-duchesse Elisabeth Théodorovna. Les cérémonies du culte seront célébrées dans cette église par des prêtres de la communauté d'Iversky.

Pour ceux qui connaissent l'immensité de la Sibérie, le nombre infini des églises disséminées de loin en loin, et en même temps la vénération et l'amour que le peuple russe témoigne toujours et partout pour les édifices religieux, cette nouvelle offre quelque intérêt.

* * *

Un autre fait, qui, celui-là, prouve que le patriotisme est aussi développé en Russie qu'au Japon, sinon plus; c'est la générosité dont fait montre la noblesse russe, lorsqu'il s'agit de procurer des douces aux combattants moscovites ou d'aider à défrayer les dépenses de la guerre.

Les dernières dépêches annoncent que les troupes campées sur les bords de la Yalou viennent de recevoir 17,000 oeufs de Pâques, à elles expédiés par le grand-duc Constantin, à l'occasion de la Pâque russe qui, cette année, tombe le 20 avril. Chaque oeuf contient un portrait du Tsar. Les marins qui se trouvent à Port-Arthur ont aussi reçu un grand nombre de ces oeufs-souvenir.

De son côté, l'empereur Nicolas, que les récents revers russes ont très affecté, aurait, dit le télégraphe, mis 800,000,000 de roubles, sa fortune personnelle, au service de la nation dont il est le chef suprême; ce prêt sans intérêts ni garantie devant faciliter les opérations de guerre.

* * *

Car, elle est fort coûteuse pour la Russie, cette guerre, qui l'oblige à transporter des centaines de mille hommes de troupes à des milliers de milles de leurs foyers. Elle s'y résout toutefois sans murmurer, sûre d'un succès final que l'on entrevoit quasi mathématiquement.

Les troupes de terre de l'ours moscovite ont hâte de se mesurer avec les petits jaunes de l'Orient, et si ces derniers négligent de s'assurer une ligne de retraite, en grande partie, ils courent le risque de ne pas revoir l'empire du Soleil-Levant.

Déjà le général Kouropatkine fait opérer à ses "sotnias" de cosaques certains mouvements qui semblent vouloir envelopper les derrières du corps de l'armée du Mikado, qui s'apprête à pénétrer en Mandchourie.

Dans quelques semaines, la Russie compte avoir une armée de 500,000 hommes sur le théâtre de la guerre; on peut donc s'attendre là-bas à de grandes batailles; les Japonais ayant dû débarquer une armée imposante, depuis plus de deux mois qu'ils sont maîtres dans les mers d'Orient.

* * *

Une nouvelle qui montre une fois de plus combien néfaste est le rôle que joue le gouvernement français du moment, est celle qui annonce la démission du colonel Marchand, le héros de Fachoda. A sa lecture, on est en droit de croire que les gouvernants français ont juré

de détruire la religion, l'armée et la marine de la France.

Après la loi Combes votée contre l'enseignement religieux, a surgi l'enquête Pelletan, qui prouve surabondamment combien le ministre de la rue Royale se soucie peu des défenses navales de sa patrie. Puis, c'est le général André qui commet de nouvelles frasques et force un officier de la plus grande valeur à quitter le service actif.

J'ignore encore les détails de cette affaire. Il paraîtrait que Marchand, invité par le Tsar à suivre les opérations de guerre russes, se serait vu refuser un congé qui lui aurait permis de complaire au désir du monarque ami et allié de la France. Sur ce, le colonel du quatrième d'infanterie de marine; en présence d'un ostracisme aussi manifeste, aurait écrit à la presse une lettre ouverte, qui lui vaudrait trente jours d'arrêts de rigueur et l'acceptation de sa démission. Cela ne l'empêcherait pas de convoler bientôt en justes noces avec une veuve Heriot, qui, soit dit entre parenthèses, est richissime.

De tout ceci, il ressort que l'on a dû volontairement froisser la susceptibilité de Marchand. Pour moi, qui l'ai connu en 1887, quand il n'était qu'un petit sous-lieutenant de "marsouins" à Toulon, la chose ne fait pas l'ombre d'un doute.

Jusqu'à ce jour, la conduite du héros explorateur a été excessivement franche et loyale. Ce soldat a l'âme trempée comme l'épée d'un preux, il l'a prouvé et il ne saurait faillir à son devoir. Ce sont donc ses chefs qui, jaloux de sa popularité, veulent briser sa carrière; l'avenir leur en tiendra compte, et le général André, entre autres, assume une lourde responsabilité vis-à-vis de l'histoire, en frappant le vaillant et noble soldat qu'est le colonel Marchand.

* * *

Combien paisible est notre Canada, si on le compare aux pays où l'on traîne des sabres et où l'on fabrique des torpilles. Dimanche dernier, à la campagne, par une des premières belles journées de printemps, je ne pouvais m'empêcher de penser à cela.

Ma pensée volait d'Halifax à Vancouver, je me disais: l'armement de ce pays est nul, puisse-t-il en être longtemps encore ainsi, et puisse seul le bruit des charrues troubler la quiétude de ses plaines immenses.

Que chaque Canadien soit un patriote prêt à défendre le sol natal, fort bien; mais qu'il se garde de s'éprendre des glorioles impérialistes, cela finit toujours par jouer de vilains tours. Et dans les champs que je parcourais, les oisillons, revenus d'on ne sait où, pépiaient et semblaient m'approuver.

Bien qu'il se fasse un peu tirer l'oreille pour

nous favoriser de ses douceurs, c'est enfin le printemps qui nous sourit. Au Canada, le mot douceurs est de rigueur en cette saison. N'est-ce pas celle des sucres!

Aussi, pour le chanter ce printemps, je vous cite chers lecteurs, un joli sonnet estrambote de Louis-Xavier de Ricard, que j'ai retrouvé dans une édition assez rare. Ce motif de l'éternelle chanson, comme disent les Rostand, parlera tendrement à plus d'un cœur, j'en suis sûr. Le voici :

Voici la saison fraîche et rose
Où, se levant dans un ciel pur,
Le soleil jaune et blond arrose
Les pâleurs moites de l'azur.

L'Hiver, accroupi dans la pose
D'un vieux mendiant contre un mur,
Grelotte à l'Occident morose
Que remplit un brouillard obscur.

Mais, se déroulant comme une onde,
Une large lumière inonde
L'Orient vague et radieux.

Que les rimeurs de pastorales
Alternent en stances égales
Les gloires des fleurs et des cieux;

Moi, je chante un hymne candide
A l'amour dont l'aurore humide
Se lève et grandit dans tes yeux.

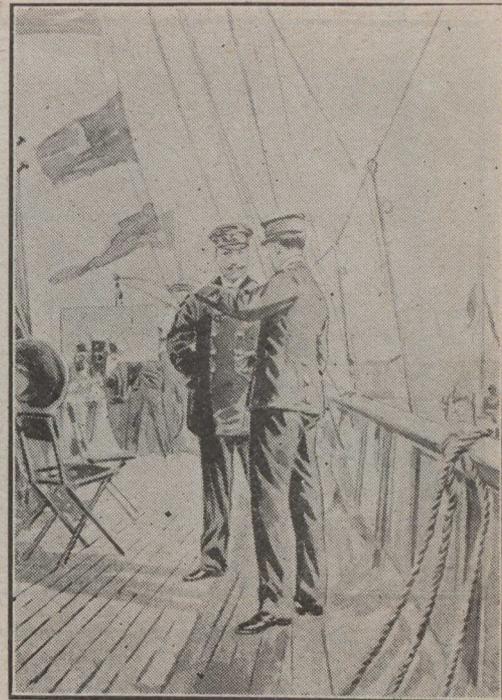
On a bien raison de dire que la belle poésie ne saurait ni vieillir ni passer de mode. Certains cris, certains soupirs du cœur humain seront éternellement modulés de la même façon!

L. d'ORNANO.

GUILLAUME II ET ALPHONSE XIII À VIGO

Au cours de son voyage à bord du "Koenig-Albert", l'empereur Guillaume II s'est arrêté à Vigo pour y saluer le roi d'Espagne. C'était la première fois que les deux souverains se rencontreraient. Et il semble même que l'empereur allemand ait mis quelque empressement à hâter l'heure de cette entrevue, car, attendu seulement le mercredi 16 mars à Vigo, il y arrivait dès le 15. Si bien que, selon le mot de Louis XIV, il faillit attendre.

Mais, dans la soirée, un train spécial amenait le roi d'Espagne, qui aussitôt s'embarquait, à six heures, à bord de son yacht "Giralda" pour aller saluer son impérial visiteur. Celui-ci, désireux sans doute d'apparaître tout d'abord à son hôte dans un cadre un peu plus guerrier que la cabine de luxe d'un simple transatlantique, — car nous avons dit qu'il avait frété, pour ce voyage, un paquebot du "Norddeutscher Lloyd", — s'était transporté à bord du croiseur "Friedrich-Karl", qui escorte le "Koenig-Albert" et sert au souverain de lieu de ré-



L'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne sur le pont de la "Giralda."

ception. A huit heures, Guillaume II rendait au roi sa visite, et, un peu plus tard, un dîner, qui n'avait sans doute pas été improvisé, réunissait les deux souverains et leur suite à bord du "Koenig-Albert".

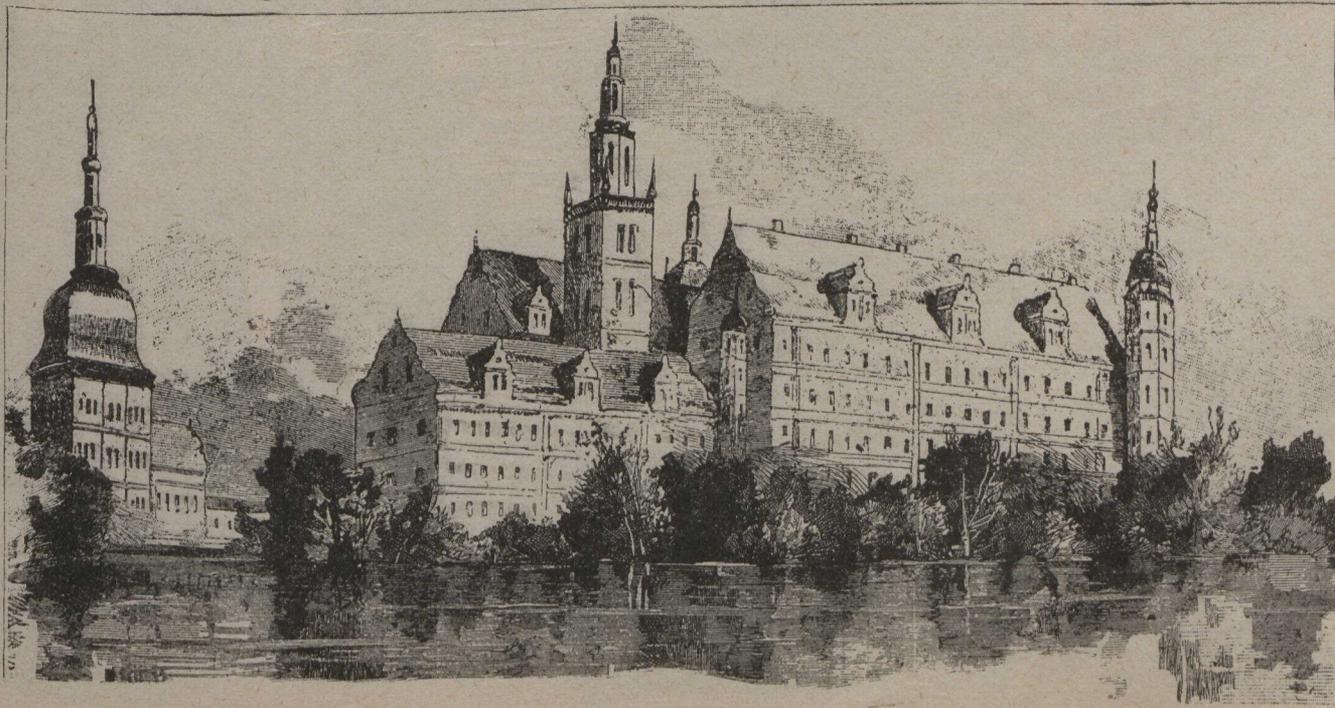
Les habitants de Vigo avaient espéré que l'empereur descendrait à terre et visiterait leur ville. Ils furent déçus. Les deux souverains passèrent leur temps à échanger des visites soit sur le "Friedrich-Karl", soit sur la "Giralda", et à faire une promenade en mer aux alentours de Vigo.

Dans l'après-midi du 16 mars, le "Koenig-Albert" et le "Friedrich-Karl" levaient l'ancre. Mais, avant de prendre congé d'Alphonse XIII, on pense bien que Guillaume II ne pouvait manquer de l'annexer "à la suite" de sa marine: il le nomma amiral allemand. Ainsi, jadis Alphonse XII était revenu de Berlin colonel allemand.

On assure d'ailleurs que les deux souverains se sont réciproquement beaucoup plu. Un des hauts personnages de la suite de Guillaume II aurait même laissé déborder son enthousiasme pour Alphonse XIII dans cette phrase lapidaire, écho, évidemment, de l'opinion du maître: "Il est très sympathique. Je le porte dans mon cœur."

NOS SOUVERAINS AU DANEMARK

Les dernières dépêches annoncent que Sa Majesté Edouard VII et la reine Alexandra, qui viennent de terminer leur visite à la cour danoise, où ils sont allés assister aux fêtes données en l'honneur du roi Christian, leur père et beau-père, à l'occasion de son quatre-vingt-septième anniversaire; ont failli être victimes d'un accident de chemin de fer. Heureusement, les souverains britanniques en furent quittes pour un simple retard. Nous publions ci-contre une belle vue du château de Frederiskborg, que les monarques anglais ont habité durant leur séjour au Danemark.



CHATEAU DE FREDERISKBORG



La guerre Russo-Japonaise — Porte principale de Hpyeng-Yang

MONSIEUR FRÉDÉRIC MASSON

“L'Album Universel”, publiant en ce moment une histoire de Napoléon 1er, dont plusieurs pages sont dues au talent de Monsieur Frédéric Masson, présente ici à ses lecteurs un beau portrait du plus sincère des historiographes du grand empereur.

Selon la formule traditionnelle et immuable, M. Frédéric Masson, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Gaston Paris, y est venu prendre séance le jeudi 28 janvier dernier. Le voici désormais en possession de tous les droits et privilèges attachés à sa dignité nouvelle.

On est un peu surpris, à voir M. Frédéric Masson, qu'il n'ait pas, aux environs de sa vingtième année, guerroyé au Mexique, dans les contre-guerrillas, aux côtés de M. de Gallifet; on apprend avec quelque étonnement qu'il fut un temps bibliothécaire au ministère des Affaires étrangères et non point sous-lieutenant aux guides. Car il y a, dans ses façons d'être, dans son accueil un peu brusque, exempt de la banale fadeur courante, dans son parler nerveux, comme dans son style dépourvu de fioritures, quelque chose de martial et qui trahirait bien plutôt l'hôte passionné des camps que le patient fouilleur d'archives. Eh bien, il en faut prendre son parti: M. Frédéric Masson est exclusivement un écrivain, un historien. Mais il est l'historien de Napoléon.

A vivre, depuis des années, dans la fréquentation de son héros, à étudier sous ses faces les moins connues son génie, ses qualités et ses défauts même, il s'est épris pour lui d'un ardent enthousiasme. Des fanatiques ont trouvé, toutefois, que son amour était bien clairvoyant, et, objectant que les amants vraiment éperdus sont d'habitude plus aveugles, ont émis des doutes sur la profondeur de sa passion. Dans la très belle préface qu'il a écrite en tête de “Napoléon et les Femmes”, il a, en termes dignes, un peu hautains, comme il sied à un galant homme offensé, répondu à ces soupçons.

Qui, d'ailleurs, ayant eu la faveur d'être accueilli chez lui, de l'entretenir un moment, oserait encore suspecter la sincérité de l'admiration qu'il a vouée à l'homme d'Arcole, d'Austerlitz, de Sainte-Hélène?

Rien, pourtant, ni ses origines, ni son éducation première, ne prédisposait M. Frédéric Masson à cette religiosité impérialiste.

Il avait un an à peine quand son père mourut, tué, le 23 juin 1848, en défendant la liberté: on fit au fils de cette victime d'une noble cause, à “l'orphelin de la République”, selon son mot, une pension annuelle de 600 francs, qu'il devait toucher jusqu'à sa seizième année.

Quelques années plus tard, il était le secré-

taire, le confident, l'ami du prince Napoléon: le prince lui-même, dans son testament, l'a nommé de ce nom. Il a conté quelque part comment l'idée lui vint d'utiliser l'abondante moisson de notes qu'il avait amassée, tant au cours des études qui devaient ébranler peu à peu sa première foi politique que, plus tard, auprès du cousin le Napoléon III et dans l'entourage du prince: ce fut pour répondre à une question posée par un lecteur du “Figaro” qu'il écrivit, en 1893, son premier article sur l'Empereur.

Dans cet article, tout le plan de ses ouvrages futurs était inclus. Il n'a fait que le développer, très copieusement et très consciencieusement en une quinzaine de volumes, d'une documentation précise et sûre.

G. B.

LA REVANCHE DE LA CIGALE

La cigale, ayant souffert
 Tout l'hiver,
 Se trouva regaillardie
 Lorsqu'au printemps reverdie
 La campagne eut à foison
 Fleur nouvelle et frais gazon.
 Plus d'alarmes! La chanteuse,
 Naguère maigre emprunteuse,
 Aura gros et gras butin
 Désormais à son festin.
 —Voisine qui fut si dure
 Pour elle aux jours de froidure,
 La fourmi, dans ce moment,
 Eprouvait un grand tourment.
 Par l'âpre Aquilon jetée
 En un ru, mer agitée,
 La malheureuse criait:
 “Au secours!” — L'autre riait
 A se tordre, à perdre haleine,
 Puis lui dit en s'éloignant:
 “Vous avez la panse pleine...
 “Buvez un coup maintenant!”

ALPH. QUINETTE.



Monsieur Frédéric Masson, membre de l'Académie Française, historiographe de Napoléon Ier

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

UN CANON DE CUIRASSÉ

Outillage perfectionné, armement puissant sont deux éléments des plus importants du succès des batailles maritimes. Le courage individuel, encore qu'on en ait de beaucoup exagéré la portée dans des récits fantaisistes publiés presque toujours longtemps après l'événement, ne compte plus guère. Le sang-froid, la trempe du caractère, le jugement, la responsabilité effective des opérations sont d'autres facteurs à cultiver et à développer.

Il est permis d'assimiler un cuirassé à un fort, un fort mouvant, c'est-à-dire, moins bien doté et moins avantageux dans l'attaque comme dans la défense qu'une forteresse de terre ferme.

sont, de nouveau, recuites. Si les essais sont satisfaisants, les lingots sont acceptés par les agents du gouvernement. Les pièces sont alors envoyées aux ateliers. Le travail doit être exécuté avec la plus grande précision, car le retrait est de 1-200 de millimètre. Le tube, la chemise, les frettes sont exactement alésés et tournés.

Le mécanisme de mise à feu est le même que celui des grosses pièces d'artillerie. Le recul est combattu par l'intervention de quatre cylindres dans lesquels se meuvent des pistons dont les tiges sont attachées à un collier situé à la culasse du canon.

Consignons ici quelques données ayant trait à ce nouvel engin destructeur :

Le diamètre de l'âme est de 0m,325; la longueur totale du canon est de 11m,970; son poids de 62 tonnes; le poids du projectile de 495 kilogr.; celui de la charge de poudre de 235 à 250 kgs; vitesse du projectile à sa sortie de l'âme 630 mètres par seconde; à 2250 mètres sur sa trajectoire, la vitesse est 540 mètres par seconde; à 900 mètres, le boulet lancé est capable de perforer une cuirasse d'acier de 0m,60 d'épaisseur.



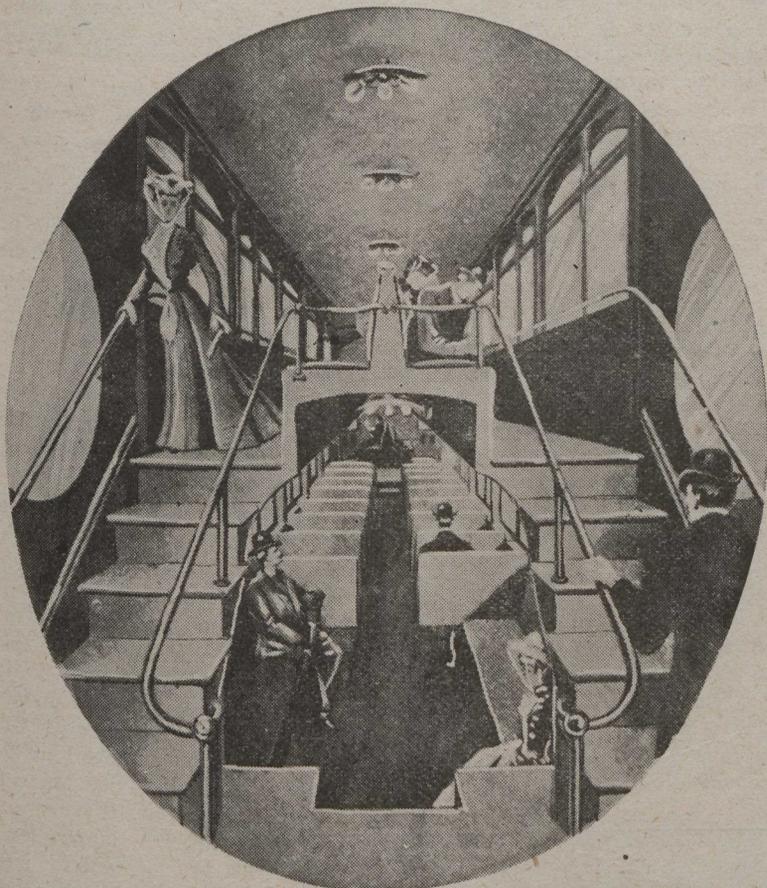
Un réchaud électrique

encombrants tramways électriques ne pourront conséquemment être utilisés en ville. Ils sont dits à vestibules, le wattman y ayant une cage spéciale. Afin de profiter de toute la hauteur, le plancher inférieur a été abaissé au dessous de la ligne de centre des roues. La charpente de ces tramways a été consolidée afin qu'ils puissent répondre convenablement aux fins auxquelles on les destine. On en construira et pour l'hiver et pour l'été, ces derniers avec larges ouvertures sur les côtés. La stabilité de ces chars évidemment commodes et attrayants, a été rigoureusement établie. Les compagnies de Montréal devraient s'inspirer de cette innovation et en doter nos lignes de banlieue.

RÉCHAUD ÉLECTRIQUE

La fée électricité de plus en plus prend possession de nos demeures. Il est passé le temps où les ménagères ignorantes et timorées au seul nom d'électricité frémissaient de crainte. Téléphone, télégraphe, locomotion électrique, éclairage et chauffage aussi électriques n'étaient pas assez, voici que le magique fluide prend place dans la cuisine. Notre gravure représente une ménagère employant un nouveau réchaud qui doit sa chaleur à un courant pris sur un fil destiné à l'usage de l'office d'une grande maison. Désormais, le repassage et beaucoup d'opérations culinaires seront dûs à la merveilleuse électricité, et tel local naguère prosaïque, où des cordons bleus évoluaient modestement, présentera l'aspect d'un laboratoire scientifique dernier modèle.

Voilà le progrès!



Largeur, 8 pieds 10 pouces; hauteur totale, 15 pieds; longueur totale, 53 pieds 2 pouces

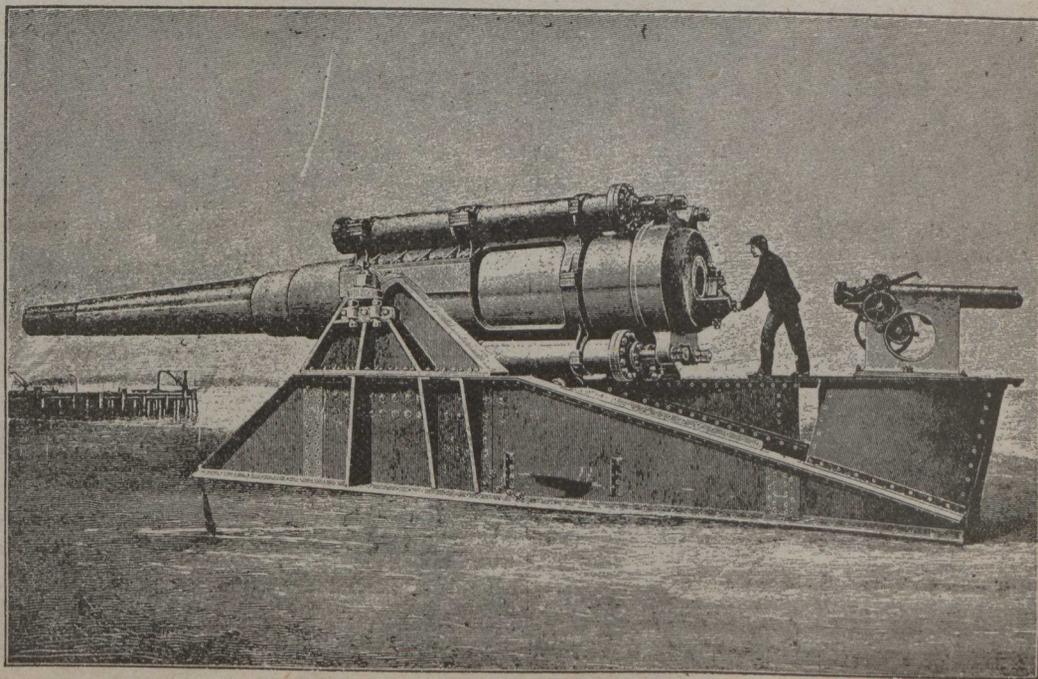
TRAMWAYS A DEUX ÉTAGES

On vient de dessiner aux Etats-Unis des tramways à deux étages, destinés aux lignes suburbaines. Notre gravure permet de se faire une juste idée de ce que seront ces nouveaux véhicules lorsqu'ils seront mis en circulation. Voici quelles seront les dimensions de ces tramways: largeur, 8 pieds 10 pouces; hauteur du rail au sommet du toit, 15 pieds; longueur totale, 53 pieds 2 pouces. Ces

Les récents événements ont fourni de multiples preuves éclatantes de cette infériorité.

Notre illustration montre un canon de marine établi dans un champ d'épreuve. Il est fabriqué en trois parties, le tube, la chemise et les frettes. Le tube est à âme lisse sur toute sa longueur et d'un diamètre uniforme, excepté à l'endroit de la chambre à poudre. Sur ce tube se chaussent des bandages d'un diamètre un peu inférieur, qui, dilatés par la chaleur, produisent ensuite une énorme compression due au retrait après refroidissement. Il est bien entendu qu'on prend des précautions pour que le tube ne soit pas comprimé au delà de sa limite d'élasticité. Ce qu'on entend par chemise est un autre tube à peu près cylindrique dont la longueur dépasse légèrement la moitié de la longueur du canon, c'est sur lui qu'à la culasse, derrière la chambre à poudre, se fixe le mécanisme du chargement. En outre, la pièce est encore renforcée par des frettes qui s'opposent au décalassement.

Ces pièces sont en acier coulé en lingots dont le poids de chacun est au moins double de celui du canon fini. Le lingot est forgé, martelé, foré et alésé jusqu'à approcher les dimensions finales; des éprouvettes sont prélevées à chacune des extrémités après le recuit qui suit le forgeage, subissant la trempe à l'huile, puis



Un canon de marine de 0m,325



FLIRTEUSE !



L'ombre, peu à peu, envahit le salon. On ne distingue plus les bibelots aux formes étranges, les statuettes modernes et les potiches rares.

Seuls, dans un cornet de vieux Rouen, d'énormes chrysanthèmes éclairent l'ombre, encore, de leurs pétales effarouchés et chatoyants.

Une à une, les élégantes visiteuses s'en vont : le "jour" du colonel prend fin. Avec sa distinction native et sa science consommée du monde, Marthe, qui remplace la mère disparue, a fait les honneurs. Il ne reste plus, près de la jeune fille, qu'un cercle de fervents, toujours les mêmes : quelques officiers et l'ingénieur Pierre. Ceux-là prolongent à plaisir l'envol des heures... Pourtant, le feu se meurt dans l'âtre, et, avec le soir envahisseur, monte dans la pièce une atmosphère d'intimité, de rêverie, de confiance. La jeune fille ne donne pas l'ordre de raviver le feu et d'allumer les lampes ; distraite, elle se tait. Et malgré l'attrait puissant qu'elle exerce, les jeunes gens, de crainte d'être importuns, se lèvent pour partir. Pierre reste le dernier, et, comme il se penche pour mettre un baiser sur les doigts blancs, timide il murmure :

— Je voudrais vous parler...

Elle ne réprime pas son impatience, contrariée dans son désir de rêverie et de solitude ; et, pour ne plus subir le charme morbide de la pénombre, brusquement elle irradie les poires électriques. Elle est nerveuse, irritée, elle présente l'aveu qu'elle eût voulu sceller sur les lèvres de Pierre, car il lui faudra répondre, quoi ?

Et tandis qu'elle songe, l'ingénieur se grise d'elle, de son charme, de sa beauté ; de ses yeux de velours, de ses lèvres sanglantes, de ses cheveux sombres comme un morceau de nuit. Ah ! comme elle est bien l'Eve éternelle, la créature de séduction et de grâce qui les affole tous ! Et il ose jouer sa destinée ce soir, lui qui n'a jamais obtenu d'elle que des sourires sans importance et des paroles banales...

Mais devant ce silence qui se prolonge, impatiente elle interroge :

— Que je vous aime plus que tout au monde ; qu'avant de m'ouvrir à Monsieur votre père, je veux savoir si vous m'encouragez. Je souffre !... et je préfère tout, même un refus, à cette incertitude qui me torture, car, vous le devinez, mon amour est sans bornes, et je me soumettrai à n'importe quelle sentence qui tombera de vos lèvres...

Elle l'arrête :

— N'en dites pas davantage, Pierre, c'est inutile...

Et lui, soumis une minute avant devant l'obstacle, se cabre :

— Ah ! je le savais bien, que je ne pourrais pas vous obtenir. Il vous faut une vie autrement brillante que celle que je vous offre. Comme toutes les autres, l'uniforme et les galons d'or vous fascinent. C'est toujours l'histoire de l'alouette et du miroir... Mais vous me devez, au moins, le nom de celui qui remporte vos suffrages ?...

— Aucun ; ils me sont tous indifférents... Mon cœur est mort.

D'une voix glaciale elle dit cela. Il crut qu'elle plaisantait.

— Pourtant vous avez pour eux des sourires exquis et des regards ensorceleurs ; vous leur dites des phrases spirituelles et charmeuses ; vous savez si bien, devant eux, accentuer la chute de vos épaules, faire palpiter et frémir votre gorge souple sous la blouse de soie, accuser mollement, dans la jupe, vos lignes onduleuses. Est-ce donc en vain, cela ? Moi, je n'obtiens rien de vous, on ne se met pas en frais pour moi. Je suis quantité négligeable, sans doute, je n'en vauds pas la peine ?...

Il eut un rire amer.

— Pourquoi vous faire mal, Pierre ? Je vous le répète encore, mon cœur est mort, je suis incapable d'aimer... Mais, en dilettante, c'est pour moi un plaisir d'allumer l'incendie, de le voir flamber, de l'éteindre à mon gré. Ils me sont indifférents, mais je me joue d'eux, comme le chat de la souris ; je les considère comme

— Qu'aviez-vous à me dire ?

Et avec tout son cœur, il murmure :

une proie, et ça m'amuse d'entendre les phrases brûlantes, de subir les regards enfiévrés, d'épier sur les visages les différentes expressions de tendresse, de noter leurs vibrations et leurs paroxysmes... Et si je n'ai pas été avec vous flirteuse, c'est que je ne voulais pas vous prendre à ce jeu cruel ; vous êtes le seul pour qui j'éprouve de l'amitié, ne m'en demandez pas davantage.

Elle se tut. Nerveusement, elle arracha un chrysanthème de la gerbe, et elle joncha le tapis des pétales mutilés et meurtris.

Effrayé, Pierre la regardait, songeant :

— Ainsi elle fait de nos cœurs !...

Et malgré lui, dans cette main patricienne aux ongles délicatement nacrés, il crut voir une griffe rose !...

Elle avait suivi, dans les yeux clairs de Pierre, toute sa pensée, un désir de s'excuser lui vint :

— Mais je suis franche, après tout ; je vous avoue cette recherche de sensations étranges, vous devez me prendre pour un monstre, je dois vous faire peur ?...

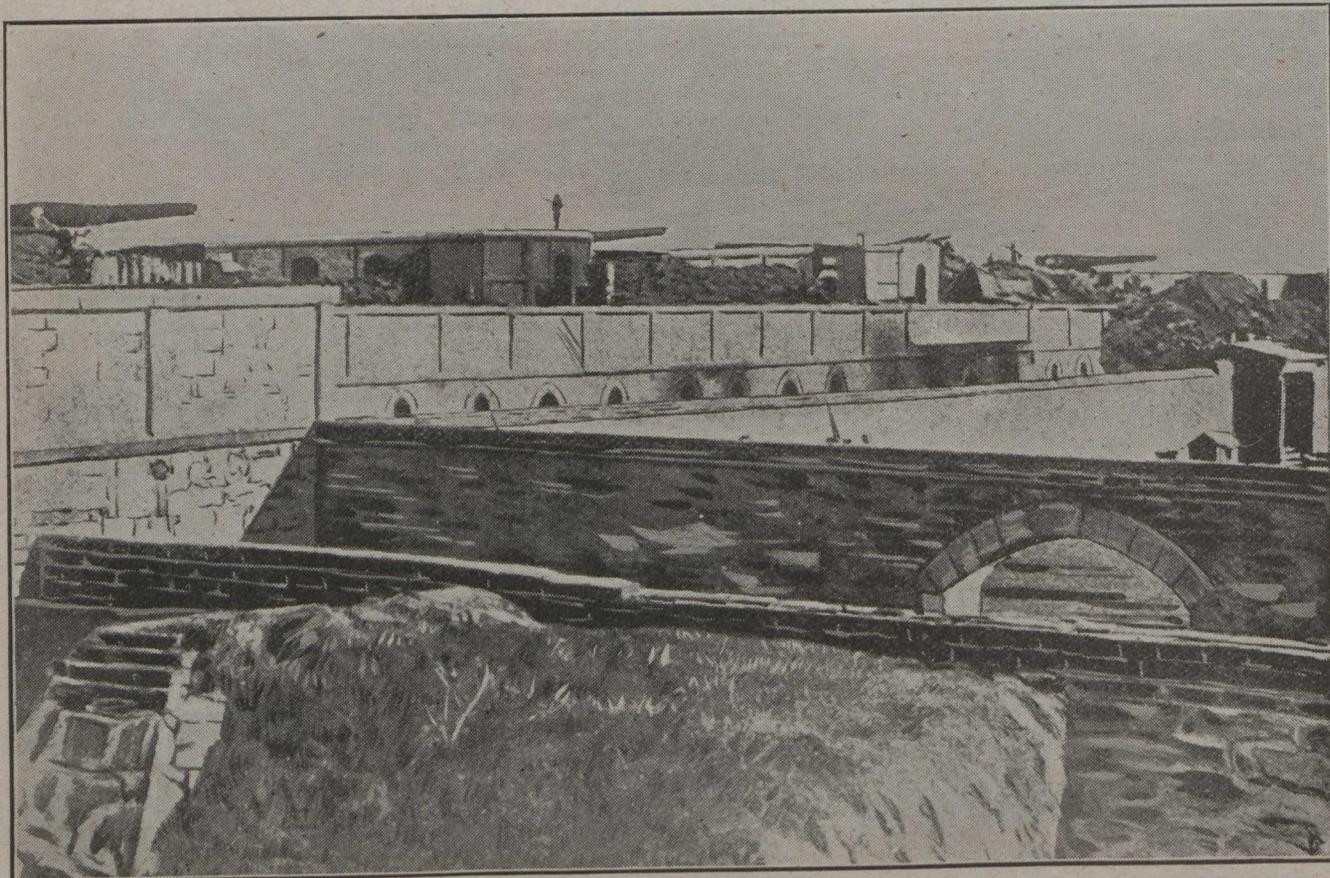
Elle eut un rire sarcastique, un rire qui faisait mal à entendre, car il se brisait comme un sanglot. Il tressaillit, puis, avec l'intuition du cœur :

— Vous ne me faites pas peur, vous me faites pitié, Marthe, car il faut avoir beaucoup souffert pour parler de la sorte, à vingt ans !...

Il avait touché juste. Dans les yeux de velours, une lueur humide glissa, dans l'être intime une fibre oubliée frémit, elle éprouva l'irrésistible désir de s'épancher et de tout dire :

— Je vais vous expliquer, vous saurez ce que personne au monde n'a su jamais, ce que j'ai enfoui orgueilleusement tout au fond de mon être !... Quand mon père me mit en pension, je sortais, chaque quinzaine, chez ma cousine Marcelle, de cinq ans plus âgée que moi ; elle était belle et fort recherchée. Je voyais près d'elle tous les amis de son frère, qui, plus ou moins, prétendaient à sa main. Seul entre tous, un jeune lieutenant du génie n'avait pas l'air de subir le charme. Il ne recherchait pas Marcelle, lui parlait avec une certaine camaraderie

et ne l'accablait pas, comme ses compagnons, de galanteries et de prévenances. C'est seulement avec moi qu'il montrait toute sa verve et sa gaieté. Aussi, combien le trouvais-je beau et spirituel. Marcelle se montrait dépitée de ce manque d'égards, et moi, quand je rentrais au courant, radieuse, j'emportais du bonheur pour quinze jours. Je faisais ensuite des rêves si doux qu'ils me remplissaient d'émoi ; je l'aimais avec cette fougue et cette ardeur des premières tendresses, avec cette confiance et cette jeunesse de cœur qu'on ne retrouve jamais. Mais personne n'eut mes confidences. Un jour, à ma dernière sortie, avant les grandes vacances, dès que j'entraï. Marcelle vint au-devant de moi. Elle me



Fort de la Montagne d'Or, commandant la passe de Port-Arthur, (altitude 750 pieds)



L'EQUIPE D'OXFORD

couvert de caresses, — m'étaient-elles toutes destinées ? — et me dit :

— Je suis heureuse, nous sommes fiancés!...

— Comment ? Avec qui?...

Elle le nomma, c'était lui... Lui!... Quelle déception !

Pourtant, j'eus la force de cacher ma douleur. Marcelle lui plaisait, paraît-il, depuis deux ans déjà ; mais, ne sachant comment se faire remarquer, il avait simulé l'indifférence pour la piquer au jeu ; il y avait réussi. Il ne se doutait pas qu'une autre était prise au piège, une fillette, presque une enfant... Mais cette enfant était femme déjà par le cœur, un cœur trop ardent qui demeurait déséparé.

J'arrivais, avide d'aimer, avec des trésors de tendresse, et pour un choc trop rude, tout cela s'est tari. Je suis devenue indifférente et insensible, j'ai senti quelque chose se fermer en moi, c'était ce viscère inutile et douloureux qui jamais plus ne vibrera...

Et maintenant qu'à mon tour je suis belle et désirable, on me le dit, du moins ; quand j'ai près de moi cet uniforme et ces galons qui m'exaspèrent, je me venge, je me venge. Mentalement, je leur dis ce que la destinée cruelle m'a dit à moi : " Trop tard!..."

J'essaie de les faire souffrir comme j'ai souffert autrefois, c'est ma logique. J'éprouve une jouissance à les voir blémir, quand ils croient que je n'ai pas compris, que je n'ai pas senti la tendresse qu'ils m'offrent. C'est ma revanche.

En amour, voyez-vous, certains doivent payer le mal que d'autres ont fait!... et quand on dit des coquettes qu'elles sont égoïstes, cruelles, sans cœur, moi j'ai l'intuition : " Qu'elles tâchent peut-être de cicatrifier quelque ancienne blessure..."

Devant ces souvenirs, malgré elle, une larme coule sur sa joue pâle : elle n'en a plus versé depuis cinq ans!...

Et Pierre eût voulu la prendre comme un joyau précieux, cette larme, et la faire sertir dans le plus pur métal, car elle prouve que quelque chose s'émeut et palpète encore, là...

Il prit la main de Marthe, et d'une voix très douce lui dit de tendres paroles.

— Mon aimée, comme vous avez dû souffrir ! Brutalement vous fûtes froissée, et ce choc douloureux retentit encore en vous... Mais vous avez eu confiance ; c'est bon de s'épancher dans un cœur aimant, n'est-ce pas ? Une peine est plus légère quand c'est à deux qu'on la supporte...

Elle s'étonne de sentir une douceur en elle, et comme des émois oubliés qui voudraient refleurir.

Il ajoute :

— Vous m'avez dit que vous aviez de l'amitié

pour moi ? Eh bien ! laissez-moi faire, et peu à peu, l'amitié deviendra de l'amour...

Elle secoue la tête, incrédule :

— Ce qui est mort ne peut revivre.

— Votre cœur n'est pas mort, Marthe, il n'est qu'en léthargie ; nous le réveillerons. Enfant, le rosier n'a pas qu'une fleur, le printemps a plus d'une sève, et dans une vie peut s'épanouir plus d'un amour!...

Longuement, sur le front qui se penche, il pose ses lèvres ; elle tressaille... Et c'est joyeusement qu'il murmure alors :

— Mon aimée, après l'ombre vient la lumière, après l'averse luit le soleil, sous la cendre jaillit l'étincelle.

L. M.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

LA PREMIÈRE COMMUNION

LA PRÉPARATION. — Comme tous les événements de la vie, l'acte religieux de la première communion a d'étroits liens avec le savoir-vivre. L'enfant doit suivre exactement le caté-

chisme et accomplir toutes les prescriptions de l'Eglise. On doit veiller à l'exécution des devoirs que lui donne le prêtre qui lui enseigne sa religion.

LE ROLE DES PARENTS. — La fête de la première communion se passe dans la plus stricte intimité. Les parents proches sont seuls invités au repas qu'on est dans l'habitude de donner soit après la messe, soit à l'heure ordinaire du dîner. On devrait perdre la mauvaise habitude de promener les communiants à travers les rues.

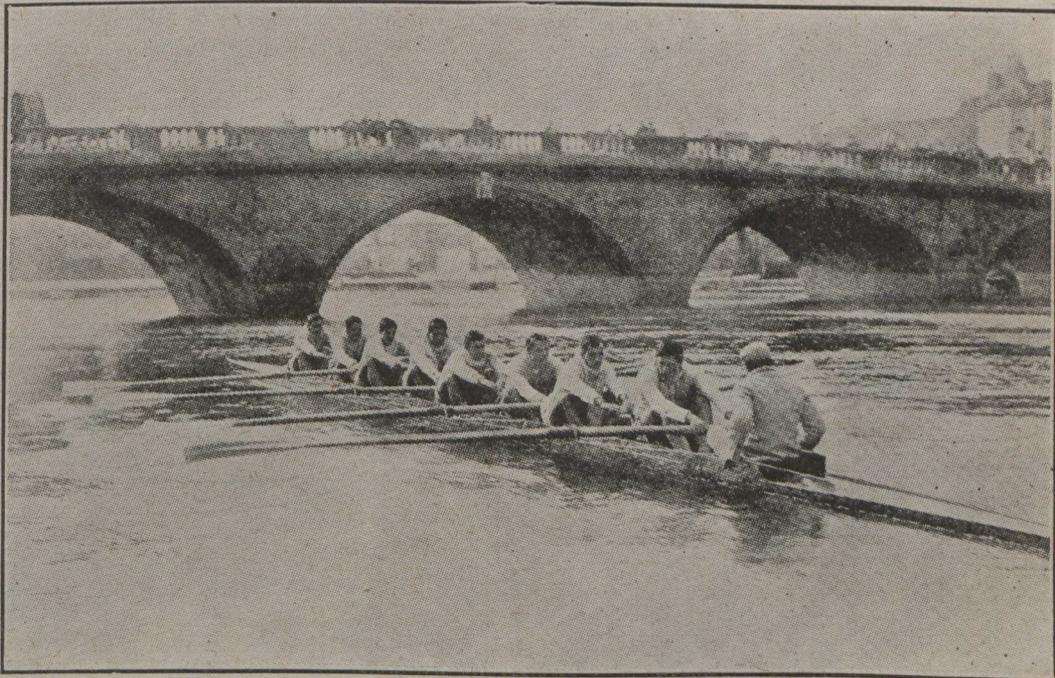
SOUVENIRS ET CADEAUX. — A l'occasion de leur première communion, les enfants distribuent des "souvenirs" à leurs jeunes amis et aux amis de leur famille. Ce sont soit de petits livres de piété, élégamment reliés et portant la date de cette première communion, qu'ils sont destinés à remémorer dans l'esprit de ceux à qui ils sont offerts ; soit des images symboliques, au dos desquelles sont imprimées, en lettres d'or, la date, le nom de l'enfant, une prière ou une belle pensée.

L'usage s'en répand de plus en plus. C'est une sorte de lettre de faire part, et celui qui la reçoit, doit en retour, une carte de visite aux parents, avec un mot de remerciement et un souhait pour l'enfant : entre petits amis, il n'est pas question de carte ; l'enfant auquel un "souvenir" de ce genre a été adressé remercie par lettre son jeune camarade.

Le lendemain de la première communion, les parents font une visite au prêtre qui a donné l'instruction religieuse à leur enfant. Si les communiants ne se sont pas cotisés entre eux pour faire un présent, — et même dans ce cas lorsqu'on est riche, — on apporte un cadeau que l'on offre avec tout le tact requis. Pour un jeune prêtre, ce sera un bel ouvrage de théologie ; pour un prêtre âgé, dont on suppose que la bibliothèque est formée, un objet d'art représentant quelque sujet pieux. Si on avait affaire à un pauvre desservant de campagne, on pourrait, peut-être, choisir une chose utile ; un bon fauteuil ou toute autre pièce manquant au mobilier sommaire.

L'enfant accompagne ses parents dans la visite de remerciements.

Le goût est la pudeur de l'esprit. — Mme Em. de Girardin.



L'EQUIPE DE CAMBRIDGE

Chaque année durant la belle saison, le canotage reprend ses droits sur la Tamise. Le peuple anglais, très épris de ce sport nautique, lui consacre un grand intérêt. Parmi les multiples régates qui ont lieu en été, celle où se mesurent les deux célèbres universités d'Oxford et de Cambridge, jouit de la plus grande faveur. C'est à la suite d'un long entraînement méthodique, en des esquifs très légers, que la course a lieu. Les vainqueurs étant acclamés par une population innombrable. Nos gravures représentent les équipes universitaires s'exerçant pour prendre part aux régates de cette année.

Une aventure de Robert Surcouf

Longeant la côte de Sumatra, Surcouf, à bord de son vaisseau la "Clarisse", arriva devant le port de Sousou, où deux forts vaisseaux marchands anglais, bien armés, embarquaient une cargaison de poivre du pays.

L'un de ces vaisseaux avait vingt canons, et les sabords du second étaient également bien garnis. A cette artillerie, Surcouf ne pouvait opposer que les quatorze pièces de la "Clarisse". Néanmoins, il n'hésite pas un seul moment à attaquer ces deux adversaires à la fois, et, laissant porter sur le plus gros, qui semble devoir offrir plus de résistance, il prend toutes ses dispositions de combat.

Préparé à tout, il vient audacieusement se placer sous le feu des vaisseaux ennemis, prend son mouillage dans la hanche de tribord de l'un et par le travers de l'autre. Justement alarmés de cette manoeuvre hardie, les navires anglais, voyant le drapeau tricolore flotter à la vergue du corsaire, font feu de toutes leurs pièces. Surcouf, silencieux, avance toujours et ne commence à répondre que lorsqu'il est arrivé au point juste où il veut engager le combat. Quand il y est, il ouvre le feu des pièces de sa batterie et des canons de ses gaillards. Son artillerie est bien servie et tient tête aux canons supérieurs en nombre de l'ennemi. Cette canonnade échangée dans les eaux malaises, à la vue de toute la ville, surprend les habitants engourdis dans le calme d'une chaude journée d'Orient. Ils se portent en masse sur le sommet des hauteurs qui entourent la rade. De là ils suivent, avec un sentiment de vive curiosité et d'admiration pour l'audace des Français, les péripéties de la lutte.

Mais, avec un homme comme Surcouf, une affaire au canon ne peut se prolonger. Sa bouillante ardeur le pousse à terminer cet engagement par une attaque à l'arme blanche, et il a sous la main l'homme le plus propre à accomplir cette difficile et périlleuse mission. Cet homme, c'est son frère Nicolas, le second de la "Clarisse". Il lui ordonne de prendre quarante matelots et d'aller escalader le plus grand des deux vaisseaux anglais par le bord opposé à celui où l'on se bat. Aussitôt, les embarcations de la "Clarisse" sont mises à la mer; Nicolas Surcouf serre la main de son frère et descend avec les quarante braves désignés pour cet abordage, puis, profitant de la fumée qui dérobe les combattants les uns aux autres, il fait force de rames, contourne le navire anglais par son avant et l'accoste, comme il a été convenu avec Robert.

Aussitôt, les Français escaladent les bastions de l'ennemi et tombent sur les Anglais, surpris et décontenancés par cette brusque attaque. Nicolas Surcouf bondit sur le capitaine,

essuie, sans être atteint, le feu de ses pistolets, le saisit à la gorge avec une force irrésistible et lui crève le ventre d'un coup de poignard. Quelques autres Anglais tombent, le reste se rend à merci. La drisse du pavillon est coupée, le drapeau ennemi tombe à la mer et est remplacé par les couleurs françaises. Une fusée, signal convenu, apprend à Surcouf que son frère a réussi. Aussitôt, il dirige le feu de tous les canons sur l'autre navire, qui, voyant, quand la fumée se dissipe, les Français maîtres de son compagnon de route, coupe ses câbles, oriente ses voiles et, sans répondre au tir serré du corsaire, essaie de se jeter à la côte pour échapper à une défaite inévitable. Mais Robert Surcouf a deviné ses intentions. Les embarcations de la "Clarisse" se jettent à sa poursuite, le rejoignent avant qu'il ait pu prendre son aire, l'abordent, l'escaladent, et, après un court combat, s'en emparent.

La barre est changée, les voiles sont établies par nos agiles gabiers pour s'éloigner de la côte; le naufrage imminent est évité et les deux navires anglais, devenus français par le droit de la guerre, viennent mouiller auprès de leur vainqueur.

Cette affaire si glorieuse, dont le mérite doit être partagé entre les deux frères Robert et Nicolas Surcouf, qui l'avaient conçue et exécutée, allait encore ajouter un fleuron à la renommée du capitaine malouin, qui avait eu à combattre des forces plus que doubles des siennes en artillerie. Aussi, dans cette rencontre, où la "Clarisse" n'avait pu, à cause des difficultés du mouillage, tenter l'abordage, elle avait beaucoup souffert du tir habilement dirigé de l'ennemi.

Elle avait reçu de nombreux projectiles dans sa coque, ses oeuvres vives avaient été atteintes et son grément avait subi de sérieuses avaries. Surcouf résolut de terminer là une croisière signalée par une action brillante et de retourner à l'île de France. Il mit des capitaines à bord des deux navires capturés et, escorté de ses prises, avec lesquelles il aurait pu, à la rigueur, livrer un nouveau combat aux croiseurs anglais, il se dirigea vers la colonie, où il arriva heureusement dans le courant du mois de juin.

La "Clarisse" avait perdu quelques marins dans ses différents engagements; il fallait remplacer ces hommes d'élite par d'autres également bons. Il s'en occupa de suite, et nul mieux que lui ne jugeait, à première vue, la valeur des gens.

Ici, il importe de citer l'amiral Page, qui a conté un trait de la vie de Surcouf. Surcouf savait enchaîner à sa destinée les meilleurs matelots en flattant la prodigalité et toutes les passions de ces hommes excessifs.

Quand il était sur le point de partir, il se rendait dans les cabarets, dans les tavernes où se trouvaient les hommes qu'il voulait enrôler.

—Eh! quoi, leur disait-il, un matelot de Surcouf boit du vin bleu?

—Nous n'avons plus d'argent, capitaine!

—Plus d'argent, coquins! Vous ne savez plus comment on en gagne? Allons, de l'or! du vin! des festins! des équipages! Un matelot de Surcouf doit mener le train d'un prince.

Et il faisait pleuvoir, au milieu d'eux, des poignées d'or, et l'orgie renaissait bruyante et furibonde, et les marins de Surcouf brûlaient le pavé de la ville dans des voitures à huit ressorts; et, quand l'or avait disparu, le matelot payait son capitaine en courant avec lui de nouveaux hasards et l'aidait à cueillir de nouveaux lauriers.

Beaucoup plus tard, vers 1816, Surcouf avait pris sa retraite. Il entra dans le bureau de son beau-frère, M. Blaize, qui avait une des principales maisons d'armement de Saint-Malo. Celui-ci, qui était occupé avec un personnage tournant le dos à la porte, salua le capitaine d'un bonjour amical en l'appelant par son nom. L'étranger, en entendant prononcer le nom de Surcouf, bondit et, se retournant brusquement, se trouva face à face avec le corsaire, qui, le sourire sur les lèvres, s'avancait pour serrer la main de M. Blaize.

Cet étranger était un homme de haute taille, au type anglo-saxon, blond roux, avec une peau cuivrée par le soleil des tropiques. Ses yeux, largement ouverts, ne cessaient de dévisager curieusement le Malouin qui, impatienté de cet examen, finit par lui dire:

—Eh bien! qu'ai-je donc de si étonnant pour que vous me regardiez ainsi?

Le monsieur interpellé répondit, avec un fort accent britannique:

—C'est vous qui êtes le capitaine Robert Surcouf, qui a commandé des corsaires dans l'Inde?

—Oui, c'est moi.

—Aôh! reprit l'Anglais avec admiration, je suis officier de la marine de Sa Gracieuse Majesté le roi d'Angleterre, et j'ai longtemps couru après vous et votre corsaire. J'étais lieutenant à bord d'un vaisseau qui vous a donné la chasse en 1807, et, quand nous croyions vous tenir, vous avez tout à coup disparu: il semble que votre navire ait fondu comme un nuage.

—Oui, oui, je m'en souviens, dit Surcouf en riant.

—J'ai tant entendu parler de vous, capitaine, reprit encore l'officier anglais, que j'avais une folle envie de voir cet homme terrible, qui effrayait tant nos armateurs de l'Inde. Maintenant, je suis très satisfait de cette rencontre que le hasard m'a ménagée. Votre Honneur veut-il me faire le plaisir de me donner la main?

—Très volontiers, dit Surcouf.

Et les deux ennemis échangèrent une cordiale étreinte.

S'ils s'étaient trouvés en présence quelques années plus tôt, ils se seraient efforcés de se couper la gorge.



Type de jeune fille russe, de la classe des paysans riches



Un groupe de jeunes écoliers des campagnes russes, avec une grande dame au premier plan



Rue principale d'un village typique dans la Russie du Nord

CHINOISES VRAIES

UNE POMME DE PIN

SOLDATS JAPONAIS

UNE VACHE PHENOMENE

Peut-on vraiment appeler "pomme de pin" ce fruit singulier qui ressemble plutôt à une idole hindoue aux bras multiples?



Pour ne pas être une divinité orientale, cette pomme de pin n'en est pas moins asiatique, puisqu'elle a été trouvée par un clergyman anglais dans un bois "sacré" de l'île de Hong-Kong.

On sait que cette île de la baie chinoise de Canton appartient à l'Angleterre depuis le traité de Nankin, 1842; les Anglais en ont fait une station militaire et commerciale de premier ordre.

Cette pomme de pin est encore une de ces fantaisies de la Nature, et il est fort heureux pour le voyageur anglo-saxon que cette tuile ne lui soit pas tombée sur la tête.

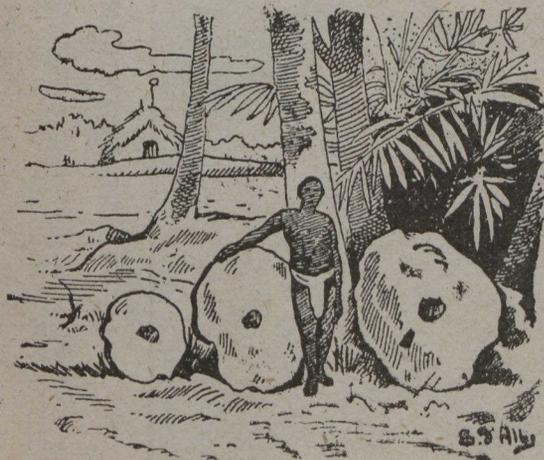
LA MONNAIE LA PLUS GROSSE DU MONDE

La monnaie la plus grosse et la plus curieuse du monde est en circulation aux îles Carolines, et principalement dans l'île de Yap.

Elle consiste en d'énormes plaques de pierre presque circulaire, trouées au centre, et dont le diamètre varie entre deux pieds et six pieds.

A en juger par la photographie que nous mettons sous vos yeux, vous conviendrez avec nous que dans ces pays la richesse est encombrante..., les coffres-forts n'existent pas, car ils devraient avoir une dimension considérable.

Mais à quelque chose malheur est bon, les caissiers nègres (?) ne peuvent pas facilement



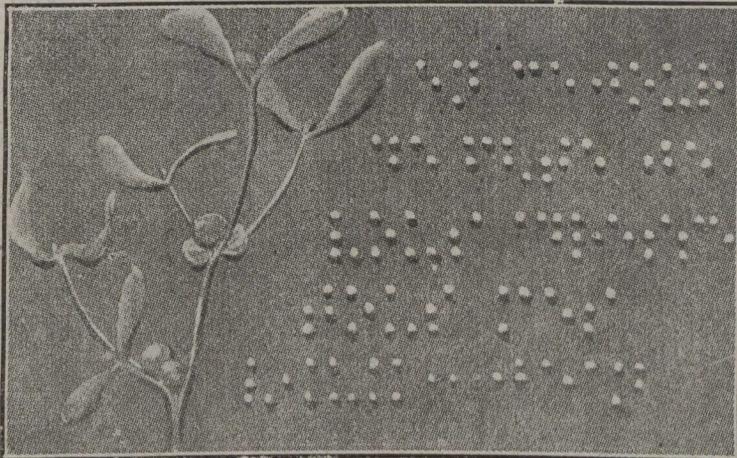
manger la grenouille, et les cambrioleurs renoncent à capturer ces pièces d'un genre tout particulier.

On rencontre, dans l'armée japonaise, une catégorie de soldats dont il faut aller rechercher l'équivalent dans l'armée romaine: c'est la catégorie des Touden-Hei, autrement dits soldats-laboureurs. Cette catégorie, recrutée exclusivement parmi les agriculteurs, fait d'abord un an de service sous les drapeaux, après quoi chaque soldat reçoit du gouvernement un champ qu'il a charge de défricher et de mettre en culture.

Tout d'abord, le soldat-laboureur, qui doit être marié, reçoit quelques subsides de l'Etat, sous forme d'avances constituant la première mise de fonds nécessaire. Mais, aidé de sa compagne, qui le seconde et s'emploie, de son côté, à des travaux variés, il a tôt fait d'arriver au bien-être. Le champ devient alors sa propriété.

CARTES POSTALES POUR AVEUGLES

La carte postale illustrée, plus en vogue que jamais, fait la joie de tous. Les aveugles, moins favorisés, n'avaient pu jusqu'à maintenant profiter de cette mode amusante et instructive. Un



des leurs vient de combler cette lacune, il a inventé la carte en relief. Grâce à l'alphabet Braille, les aveugles pourront correspondre et toucher de charmants dessins faits exprès pour eux. La carte que nous reproduisons a été adressée à un de nos collaborateurs et est ainsi libellée :

"En ce jour de fête, je vous adresse tous mes vœux. — JEAN."

FEUILLES QUI MARCHENT

Les "feuilles ambulantes" de Java sont peut-être les plus merveilleux spécimens d'insectes imitateurs que l'on connaisse. En effet, ils simulent si parfaitement le vert des feuilles qu'il est impossible à l'oeil le plus exercé de s'apercevoir de la supercherie. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces êtres bizarres, c'est que l'analyse a établi l'identité parfaite de leur matière colorante avec le chlorophylle qui donne aux feuilles véritables leur coloration verte. Les indigènes de Java croient que ces insectes sont de véritables feuilles métamorphosées, ayant poussé sur les arbres à l'état de bourgeons. — Il y a aussi un papillon, appelé papillon-feuille, qui, au vol, ressemble à un papillon quelconque; mais dès que ce lépidoptère se pose sur une ramille d'arbre, il dispose ses ailes de telle manière qu'il offre toutes les apparences d'une feuille au point d'en reproduire jusqu'aux nervures.

M. Gibson, de Waterfall Farm, à 12 milles de Johannesburg, est possesseur d'une vache



phénomène. Ce n'est pas un animal à deux têtes ou à six pattes, mais bien une vache parfaitement conformée et qui ne se distingue des autres animaux de son espèce que parce qu'elle possède les plus longues cornes du monde.

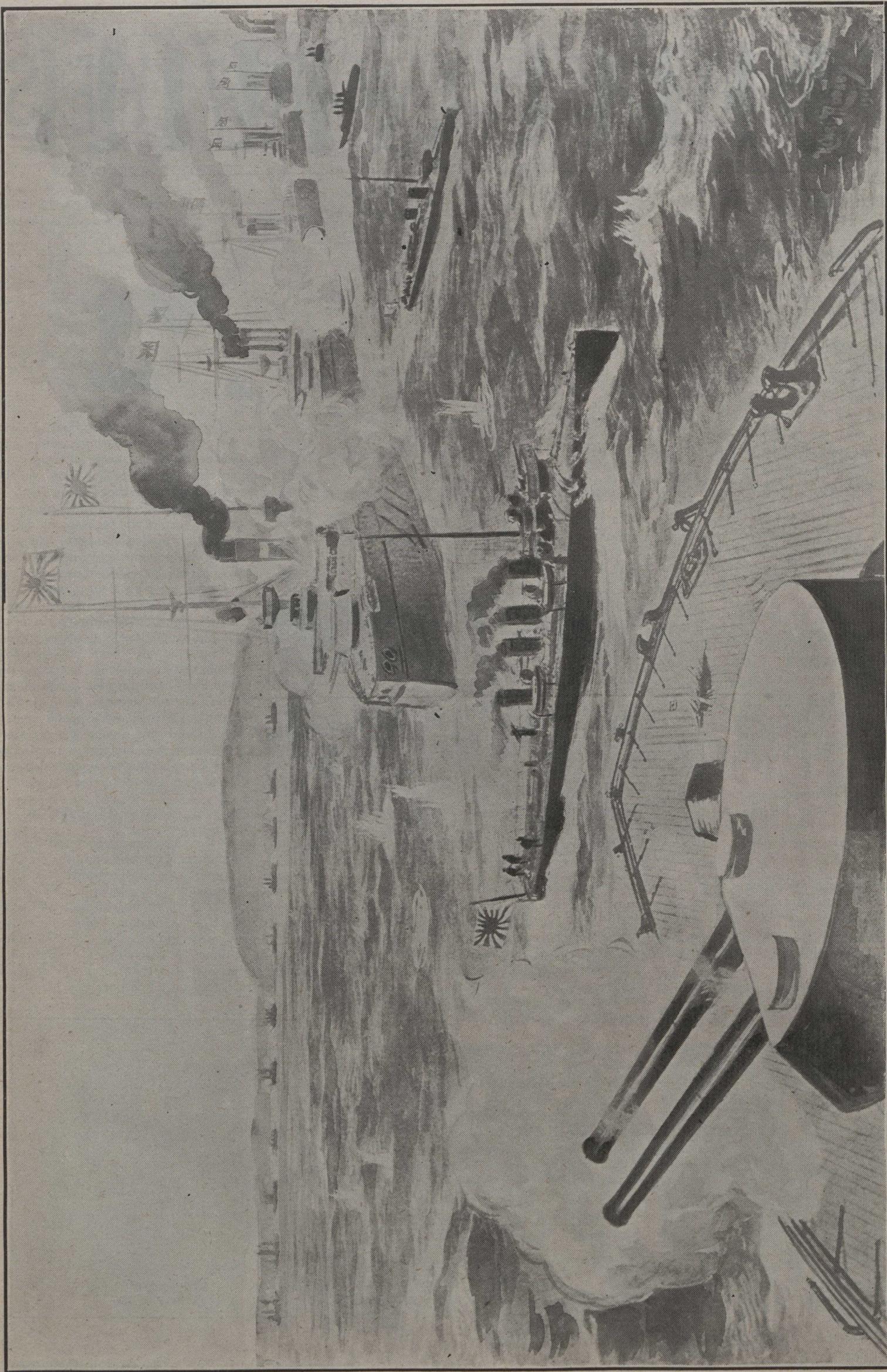
D'une pointe à l'autre, ces cornes mesurent 6 pieds 6 pouces. Avec un tel élément de défense, on pourrait craindre que cette vache ne soit un danger pour ses gardiens et ses congénères. Mais elle est, paraît-il, d'une douceur parfaite. Nul doute que si cet animal supérieurement cornu avait vu le jour en Amérique, ou même en Europe, au lieu d'être né au Transvaal, il n'eût été aussitôt acheté par quelque barnum, qui, en l'exhibant dans les foires, en aurait tiré de grosses sommes d'argent. Mais il est probable que si le hasard d'un voyage n'avait amené un de nos lecteurs, en présence de ce phénomène, nous n'en aurions eu aucune connaissance.

ILLUSION D'OPTIQUE

Un Américain présente en ce moment au public une illusion d'optique très intéressante, et qu'il nomme: "l'esprit de ma femme". Voici son secret: l'opérateur se montre à son auditoire comme très affligé et invoque l'esprit de sa défunte femme. Au moyen d'un phénomène de réflexion optique, la scène étant derrière une immense glace, en se servant d'un miroir placé à angle droit, l'image d'une personne placée en-



dessous de la scène, sous le trou du souffleur, apparaît à volonté drapée dans un suaire.



LA GUERRE EN EXTRÊME-ORIENT — Attaque de Port-Arthur par l'escadre japonaise — D'après des documents photographiques et des croquis

Pour bombarder une place comme Port-Arthur, défendue par des navires de guerre et de puissantes batteries de côte, l'escadre assillante se forme en ligne de file et passe lentement à portée, en suivant une courbe qui n'expose chacune de ses unités que pendant un temps très court au tir normal des canons de terre. Les torpilleurs, dont le rôle est terminé à ce moment de l'action, se réfugient à l'abri des cuirassés.

LE PARADIS DES SERVANTES

AU JAPON

Le Japon est le paradis des servantes, dit le "Journal des Débats". Dans tous les autres pays, un fossé, un abîme sépare de la maîtresse de maison les femmes qui sont à son service. Dans l'empire du Soleil-Levant, femmes du monde et soubrettes vivent presque comme des soeurs. Entre elles, d'ailleurs, point de différence de castes; toutes les Japonaises sont plus ou moins servantes.

Les femmes des plus grandes familles n'ambitionnent rien tant que d'être admises auprès de l'impératrice en qualité de dames d'honneur; et, dans chaque ménage, l'épouse est quelque chose comme la servante en chef de son mari, car le Japon, malgré son grand amour pour les idées modernes, est encore extrêmement éloigné du féminisme.

Les véritables servantes sont si bien considérées comme faisant partie de la famille, que, en l'absence des maîtres, elles reçoivent les visites; elles font entrer l'étranger dans la maisonnette de bois tendue de nattes, lui offrent le thé et causent en buvant avec lui. Elles sont de toutes les fêtes; au théâtre, aux promenades, aux parties de pique-nique, leur maîtresse les emmène partout.

Dans cette communauté d'existence, elles acquièrent beaucoup d'usage et une certaine distinction; ce sont elles qui, dans l'occurrence, rappellent aux obligations de l'étiquette la petite Mme Chrysanthème, cette éternelle enfant.

L'inconvénient de cette intimité, inconvenient auquel les Européens sont plus sensibles que les Japonais, c'est que les servantes japonaises ignorent absolument l'obéissance passive. Quelle que soit leur bonne volonté, quel que soit leur dévouement qui souvent va très loin, elles ne consentent jamais à devenir l'automate qui agit sans comprendre, sans juger et sans discuter. Elles ont l'esprit essentiellement critique et ne se décident jamais qu'après mûr examen.

Si l'ordre qu'on leur donne leur paraît raisonnable, c'est-à-dire leur agréé, elles l'exécutent



Feu l'amiral Mackarov, commandant en chef de la flotte russe du Pacifique, qui vient de périr glorieusement devant Port-Arthur; où l'explosion d'une mine sous-marine, fit sombrer corps et biens le vaisseau amiral "Petrovavlovsk" sur lequel il se trouvait.

tent promptement, avec conscience, adresse et entrain. S'il leur déplaît, et par conséquent, leur paraît absurde, rien au monde ne pourra les contraindre à obéir.

On a donc des domestiques, en Extrême-Orient, bien moins pour être servi que pour être entouré. Les "gens" d'un Japonais sont pour lui une famille et une escorte, une garde d'honneur. Sort-il pour aller à ses affaires? Toute sa maison l'accompagne et lui attire, dans la rue, de la considération. Rentre-t-il? Sa maison le précède et, sur le seuil, lui donne la bienvenue.

La domesticité est innombrable dans les familles riches, où chaque membre a son valet ou sa femme de chambre, et, de plus, son cuisinier ou sa cuisinière. Dans les maisons modestes, il est habituel de trouver dix ou douze servantes. Elles travaillent comme elles obéissent, peu. Mais on les paye de même. Souvent, elles n'ont que leur nourriture et, aux fêtes, de petits présents.

JAPONAISERIES

ENVOI

Ce matin, bâillant aux corneilles,
Le long des vitrines marchant,
J'ai vu des petites merveilles
Dans la boutique d'un marchand.

C'étaient des japonaiseries
Comme tu les aimes, je sais...
Bibelots, étoffes fleuries,
Et, les admirant, je pensais :

"Si je lui rapportais ces choses
Pour son petit boudoir vert d'eau,
Comme ses chères lèvres roses
Me souriraient, à ce cadeau!..."

J'entrai donc, pour en faire emplette;
Mais, vraiment, j'étais trop naïf!...
Ma bourse est celle d'un poète:
Et le marchand était un juif!...

Les belles japonaiseries,
Les satins bleu-ciel, rose-chair,
Et les grandes robes fleuries,
O mon amour, coûtaient trop cher !

Mais, après tout, je m'en console!
Pour ton boudoir aux rideaux verts,
Pour ta vitrine, ta console,
Je t'ai fait ces choses... en vers.

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française.

Ne jamais penser à la mort, c'est folie; c'est folie d'y penser toujours. — ALFRED THOMEREAU.

* * *

La vie est un ouvrage d'art que, d'une main habile, il faut savoir façonner. — HIPPOLYTE RIGAUT.

* * *

Dans notre temps, un souverain, un gouvernement, un parti ne feront jamais la guerre si le commerce s'y oppose. Le commerce gouverne le monde. — GEORGE COLLINS.



Troupes russes défilant dans les rues de Moscou, avant leur départ pour le théâtre de la guerre



Chronique de la Mode

A cette époque, moment du renouvellement de la nature, qui est également celui de notre garde-robe, un grand nombre de couturiers et couturières voudraient faire adopter aux femmes un genre nouveau de costume qui remplacerait très bien, prétendent-ils, le costume tailleur. Ce costume, ou, pour mieux dire, cette robe, serait une toilette de rue, se rapprochant de la toilette de visites et pouvant en tenir lieu. Elle serait plus garnie, plus fantaisiste que le costume tailleur, car ce dernier, pour être ainsi dénommé, ne devrait être qu'en drap ou en lainage, correct de forme et d'allure, tout en restant élégant.

Ce qui inclinerait à donner un peu raison aux couturiers, c'est la vogue des soieries et des falbalas qui les accompagnent, et surtout la mode si charmante des fichus, des mantelets, des mantes "Manon", qui ne s'harmonisent pas avec les costumes tailleur.

Si l'on veut porter toutes ces ravissantes choses il faut donc que le genre de la robe s'y prête; c'est la raison de cette tendance qui nous pousse à adopter une robe de rue, différente du costume tailleur.

Ne croyez pas pour cela voir ce dernier disparaître de notre garde-robe, même de voir son

importance diminuer; il la conserve, au contraire, toute, et nous le voyons toujours figurer pour les courses matinales, les promenades, les voyages, les excursions, comme pour tous les jeux sportifs. La toilette de ville sera tout simplement une robe de plus à ajouter à notre collection: c'est tout.



DESSOUS DE CARAFE. — Le fond est en granité blanc ou toile fine avec frange rapportée, ou faite à même la toile. Pour exécuter la frange rapportée, on prend un fil triple que l'on enroule pour lui donner la forme d'un cordonnet; on tend celui-ci sur un carton assez épais et l'on passe les fils entre le cordonnet en les fixant par un point arrière. Le petit bouquet d'oeillets dont nous reproduisons le dessin en grandeur naturelle, s'exécute au passé et point de piqûres avec des soies lavables de teintes naturelles.

NOTES SUR LA MODE

L'étole est toujours de mode, au lieu d'être en fourrure, elle se fait en taffetas avec quantité de ruches, ou en grosse guipure sur soie contrastante.

* * *

La largeur des jupes est arrivée à son maximum. Les nouveaux modèles sont plus étroits sur les hanches, mais ils vont en s'élargissant à partir du genou et ont très souvent un excédent de tissu laissé à chaque couture de côté pour des plis qui accentuent encore l'évasement. Les coutures se dissimulent autant que possible cette saison. L'exagération des jupes nécessite un changement dans les jupons, qui sont beaucoup plus amples et en soies plus épaisses qu'auparavant.

Les chapeaux se distinguent par un mélange de couleurs vraiment extraordinaire. Rien de plus étrange et de plus original que ce modèle. Une paille marron avec deux plumes de coq, l'une vert-vif, l'autre orange. Les chapeaux en guipure ou en dentelle se portent beaucoup. Le crin dans ses teintes variées est également très fashionable, et les formes sont innombrables. La plus favorisée est longue et étroite, et pour les modèles très habillés la forme est ronde avec la passe plate.

* * *

Une vague rumeur nous est arrivée que les volants des nouveaux jupons allaient être légèrement baleinés ou être soutenus par de fines baguettes d'acier; d'un autre côté, un couturier en renom assure, que cette concession aux modes "1830" ne sera pas faite avant l'automne prochain. Les manches sont beaucoup plus petites. L'ampleur est descendue et se porte tout au poignet, retenue dans une haute manchette; les épaules sont tombantes et les fronces sont placées entre le coude et l'épaule. Ce genre est très seyant.



ROBE EN BENGALINE ROSE toute plissée pour fillette de 8 ans. — Ceinture de faille rose. Petit collet orné de piqûres et d'un galon brodé de feuilles. Chapeau orné de foulard imprimé.



ROBE EN SERGE BLANCHE pour fillette de 8 à 10 ans. Pèlerine plissée ornée de guipure écrue. Empiècement piqué. Corsage blousé sur une ceinture de faille blanche. Jupe terminée par un volant plissé orné d'un entre-deux de guipure écrue.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LARMES

Nous avons pleuré bien des pleurs,
Et ces gouttes, comme un orage
Verse les épis et les fleurs,
Ont abattu notre courage.

Alors s'amassaient dans la nuit
Des nuages lourds de colère,
Mais regarde: une étoile luit,
Une autre, une autre... — tout s'éclaire!...

Et pour notre coeur abattu,
Pour la fleur d'amour épuisée,
Les larmes de demain, vois-tu,
Seront des perles de rosée!

AUGUSTE DORCHAIN.

LE RAVIN DE LA VIERGE

Il y avait une fois, au temps jadis, sur un mont de Savoie, un château-fort mal famé, dont il ne reste plus que des ruines branlantes. Le seigneur de Malapert, méchant et batailleur, l'habitait. Il était cruel pour les pauvres, terrible pour ses vassaux. A son nom maudit, les femmes se signaient et les voyageurs égarés dans la montagne faisaient de longs détours pour ne point passer sur son domaine.

Sur l'autre flanc du mont, un autre château souriait au soleil, paisible, sans donjons, sans tours crénelées; le baron de Bonoœuvre, charitable et pieux, y vivait sa verdoyante vieillesse, qu'égayaient les rires naïfs et que parfumaient les douces vertus de sa fille adorée, Blanche de Bonoœuvre.

Blanche avait une âme compatissante et pure; elle allait visiter les pauvres et les malades dans les chaumières enfumées et leur disait les paroles qui font oublier les souffrances, tandis que ses servantes déposaient sur les tables noircies les mets délicieux des cuisines du château. Tous les matins, dans sa chapelle, elle lisait avec recueillement les prières de son missel et suppliait le Bon Dieu de secourir les pauvres et de pardonner aux méchants.

Or, il advint qu'un jour le perfide seigneur de Malapert, égaré dans une chasse aux chamois, rencontra Blanche de Bonoœuvre qui allait visiter ses pauvres. Comme elle était très belle et de sang noble, et riche aussi, il désira aussitôt l'épouser, et envoya, quelque temps après, demander au baron de Bonoœuvre la main de sa fille. Mais on la lui refusa, car Blanche ne voulait pas quitter son père, puis aussi ne voulait pas épouser un homme qui était sans

pitié pour les infortunes et qui blasphémait le saint nom de Dieu. Irrité de ce refus, le seigneur de Malapert s'écria: "Par les cornes du Diable, je me vengerai!" Alors, armé jusqu'aux dents, il se mit à rôder comme une bête fauve sur les limites du domaine de son ennemi; et, quand il rentrait, au soir tombant, dans son château, il hurlait des menaces avec tant de colère, que ses serviteurs s'enfuyaient, épouvantés.

Un jour, enfin, il aperçut Blanche de Bonoœuvre, revenant d'une chaumière lointaine; seule, une petite servante l'accompagnait. Le seigneur de Malapert allait tenir sa proie. En poussant un cri de triomphe, il s'élança vers la jeune fille, mais celle-ci, d'un bond, se dégagea et s'enfuit. Il la poursuivit, s'attacha à ses pas;



TROIS BONNETS SOUS LE MÊME PARAPLUIE

elle courait, svelte et blanche, sautant les haies et les ruisseaux, les pieds meurtris et ensanglantés. Elle entendait toujours derrière elle les pas du seigneur de Malapert, et elle sentait ses forces diminuer... Soudain, elle s'arrêta, un précipice profond béait à ses pieds; un torrent furieux avait creusé là un lit de pierres, aux bords escarpés. Essayer de le franchir, c'était la mort certaine, mais elle préférait mourir que tomber aux mains de son ennemi. Alors, implorant la Vierge-Marie, elle ferma les yeux et s'élança dans le gouffre... et voilà qu'une main qui était très douce et très puissante à la fois, la soutint sur le ravin et la porta sur l'autre bord, comme un grand oiseau blanc, aux ailes éployées... Là, où son pied s'était posé, un lys immaculé et éclatant s'épanouit soudain.

Le seigneur de Malapert s'était arrêté, hésitant; mais la rage l'emporta sur la prudence, et il s'élança à son tour. Dieu, qui lui réservait son châtiement, ne préserva point sa chute. Le malheureux roula, le crâne brisé, ensanglantant les pierres du ravin.

Blanche de Bonoœuvre rejoignit son père, heureux et fier de la vertu et du courage de sa fille bien-aimée. Reconnaisant, il fit élever sur le bord du précipice une chapelle à la Vierge-Marie. Maintenant encore, les voyageurs qui passent au pied de la montagne, l'aperçoivent, coquette et dorée par le soleil, au milieu des prés verts. Des lys s'y épanouissent, et aussi d'autres fleurettes blanches et parfumées, que les abeilles aiment à butiner au printemps.

Tandis que dans le ravin, où coula le sang du mauvais seigneur de Malapert, des ronces, des chardons et des plantes vénéneuses seules y poussent, des serpents et des crapauds hideux y rampent le jour, et les corbeaux et les loups y descendent la nuit. Mais, jamais plus le soleil n'a éclairé le gouffre maudit.

A DIRE TRÈS VITE

Quand un cordier cordant veut accorder sa corde, pour sa corde accorder, trois cordons il accorde, et si l'un des cordons de la corde décroît, le cordon décroissant fait décroître la corde.

MOTS D'ENFANTS

C'est l'heure de l'école. La petite fille à sa maman:

—Maman! je ne suis pas bien, je ressens parfois du malaise.

—Est-ce vrai, ma chérie! et où donc ressens-tu ton mal?

—C'est à l'école tous les jours, maman.

* * *

Cabochdanne fils a une écorchure au front. Son père lui demande:

—Qu'est-ce que tu as là?

—Papa, j'ai rien.

—Mais si...

—Je me suis mordu le front.

—Imbécile! C'est impossible.

—Tiens! J'étais monté sur une chaise!

* * *

Mlle Lili avait — un jour où sa mère recevait du monde à dîner

— mangé, en cachette, la moitié d'un pot de confitures.

Le dessert arrivé, la mère s'aperçoit du larcin, mais, ne voulant pas se fâcher devant ses convives, elle se tourne vers l'enfant:

—Si vous aviez une fille et qu'elle eût fait cela, mademoiselle, que lui diriez-vous?

—Je lui dirais... fait Lili, honteuse, je lui dirais: "Mangez le reste, mais n'y revenez pas."

* * *

Un passant était poursuivi par un gamin déguenillé qui répétait à chaque pas:

—Un sou, monsieur, un sou; je n'ai pas diné.

—Moi non plus, je n'ai pas diné, répond le passant pour se débarrasser du gamin.

—Ah! bon alors, dit l'enfant, mettez deux sous... nous dînerons ensemble.

LES DEUX NEGOCIANTS

“Par devant Maîtrillard et son épouse, marchands de vins et liqueurs, a été convenu ce qui suit : les sieurs Sariol et Turban contractent association pour l'achat d'un petit quarteau d'eau-de-vie, qu'ils débiteront sur le champ de foire du Landy, à Saint-Denis, les deux dimanches affectés à cette fête, pour les bénéfices être partagés entre eux par moitié; chaque verre, de la contenance d'un poisson ou polichinelle, sera livré aux consommateurs au prix de vingt centimes, etc., etc.” Suivent les clauses accessoires.

Le soir du premier dimanche d'exploitation de leur établissement ambulante, les deux associés étaient ramassés par la garde, en loques, meurtris de coups de poing, la tête dénudée à divers endroits par suite de l'enlèvement violent de poignées de cheveux. Leur situation financière et commerciale consistait en un petit baril vide et une pièce de deux sous en caisse.

Aujourd'hui, les voici en police correctionnelle, pour rébellion et voies de fait envers les agents de la force publique.

ARGUMENT SANS REPLIQUE



1. Le voyageur. — Combien y a-t-il d'heures encore pour aller au Sault?

Le paysan. —

Le voyageur. — Il est peut-être sourd.

Arrivé à la route de la Révolte, Sariol reprend :

—Ma foi, tant pis! Je profite du bon marché. Puisque ça ne me coûte que deux sous au lieu de quatre, je vais boire un autre verre.

Adhésion de l'associé, auquel il redonne la même pièce de deux sous. Cinq minutes après, celui-ci reprend :

—Au fait, tu as raison, ça ne nous revient qu'à deux sous au lieu de quatre, ma foi, c'est pas la peine de s'en priver.

Et il avale un second polichinelle, en rendant une seconde fois la fameuse pièce de deux sous.



2. — Le voyageur (criant). — Dans combien de temps serai-je au Sault?

Le paysan. —

Le voyageur (en colère). — Il n'y a rien à tirer de cette brute!

Nos deux négociants étaient partis à Saint-Denis avec leur baril d'eau-de-vie; arrivés à la Chapelle, Sariol dit à Turban :

—Dis donc, je vais boire un polichinelle.

—Eh bien, tu ne te gênes pas, répond Turban; ça n'est pas à toi seul cette eau de-vie-là, c'est à nous deux.

—C'est juste, répliqua Sariol; alors, le polichinelle étant de quatre sous, je vais te donner deux sous.

—Ah! comme ça, t'es dans ton droit; donne-moi deux sous, et bois ton polichinelle.

Sariol donne deux sous et bois le poisson d'eau-de-vie convenu.

Cent pas plus loin, Turban dit à son tour à Sariol :

—Je vais faire comme toi. Je vais me payer un polichinelle.

—Oui, mais tu vas me donner deux sous.

—Certainement, ça va tout seul.

Il boit son polichinelle et rend à son associé la pièce de deux sous que celui-ci lui avait remise un instant avant.



4. — Le voyageur. — Je vous remercie, mais, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout à l'heure?

Le paysan. — Est-ce que j'savons comment vous marchiez!

Arrivés au petit pont situé à l'entrée de Saint-Denis, nos deux négociants avaient déjà échangé cinq ou six fois l'éternelle pièce de deux sous, et ne cessaient de s'applaudir de leur découverte d'eau-de-vie à quatre sous le poisson. Inutile de dire qu'arrivés au champ de foire, ils n'avaient pas la tête parfaitement au commerce et n'étaient frappés que d'une seule idée, c'est que plus ils buvaient, plus ils gagnaient. Sous l'empire de cette combinaison, ils firent faire la navette à la malheureuse pièce de deux sous, jusqu'au moment où, le quarteau étant entièrement vide, Turban se mit à dire à Sariol :

—Ah ça! mais tu t'es fichu dedans, toi; nous avons acheté pour six francs d'eau-de-vie; tout a été débité, et nous n'avons que deux sous en caisse.

—Comment, que deux sous?... en tout!...

—Mais oui, en tout.

—Alors, t'es un filou, t'as volé la caisse, etc.

De là une explication à coups de poing, l'intervention de la garde, et le délit commis.

Voici ce que nous avons démêlé dans les explications des deux prévenus, au sujet de l'étrange spéculation, cause première du délit.



3. — Le voyageur a fait un arpent.

Le paysan. — Holà! vous en avez pour une heure et un quart!

Le voyageur revient.

Le tribunal les a condamnés chacun à huit jours de prison.

Si c'est pour élever leur famille qu'ils ont entrepris leur singulier commerce, ils feront bien de chercher une autre combinaison.

DOUCEUR FEMININE

—Ma femme était si bonne, assurait un vieux monsieur, que, lorsqu'elle était forcée de me battre, elle n'employait pas le balai du côté du manche, mais bien du côté opposé, beaucoup moins dur pour mes épaules!

EN DERNIER RESSORT

Lorsque vous aurez épuisé la liste des remèdes préconisés pour le traitement du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, saisissez, avoir obtenu la guérison attendue, prenez du BAUME RHUMAL, qui vous donnera un soulagement immédiat.

SIX MOIS AVANT LE MARIAGE



—Quel charmant abandon, mademoiselle !

ter les heures, dévore le livre avec un infini plaisir. Elle admire le chapeau et les vêtements en peau de chèvre du héros, son parasol, son canot.

—Quoi! s'écrie-t-elle, enthousiasmée, je vais donc me trouver avec cet étrange personnage ! Que je suis heureuse d'avoir lu son histoire!... le prince, cette fois, sera content.

Lorsque, le soir, elle descend au salon, les convives sont tous présents. M. Denon lui donne la main et l'on passe dans la salle à manger.

La princesse, d'un coup d'oeil, avertit son mari qu'il peut compter sur elle, et le repas commence.

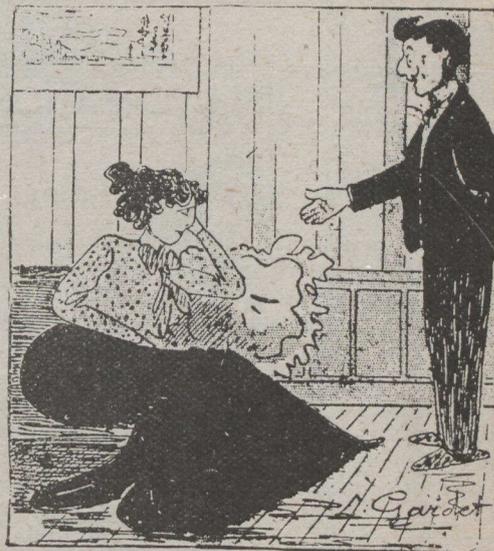
Au bout d'un moment, Mme de Talleyrand, impatiente d'entamer la conversation sur un sujet aussi intéressant, se tourne vers son voisin, et, de son air le plus aimable, lui dit :

—Mon Dieu! monsieur, quelle joie vous avez dû éprouver dans votre île, le jour où vous avez trouvé Vendredi!

Tête de M. Denon.

Dans la suite, il avoua n'avoir jamais lu de sa vie "Robinson Crusôé" !

SIX MOIS APRES



—Quelle tenue! Bon Dieu! quelle tenue!...

COMMENT ON PARLE... DANS LE MONDE

Mme de Talleyrand, femme du célèbre diplomate du Premier Empire, en mainte occasion, mit son mari à la torture par ses mots et ses reparties malheureuses.

Un matin, le duc de Talleyrand la prévint qu'elle aurait du monde à dîner.

—Vous aurez à côté de vous un homme très remarquable. Au nom du ciel, tâchez d'être prudente dans votre conversation; c'est un savant qui a écrit ses voyages. Vous feriez bien de passer à ma bibliothèque et de feuilleter ses volumes, afin de pouvoir en causer raisonnablement avec lui. Vous demanderez les oeuvres de M. Denon.

La duchesse obéit, et alla sur-le-champ trouver le bibliothécaire; mais elle ne put se souvenir du nom du savant.

—Donnez-moi, dit-elle à tout hasard, les aventures surprenantes de ce voyageur... dont le nom finit en "on".

Le bibliothécaire, après un instant de réflexion, sourit et alla chercher une magnifique édition de "Robinson", illustrée de nombreuses planches et gravures.

Mme de Talleyrand, sans comp-

DISTRACTION



Le distrait. — Vous avez là un bien délicieux tapis, comtesse, mes sincères compliments.

AU RESTAURANT

Un dîneur constate non sans quelque répulsion que le garçon qui le sert a la figure couverte de boutons.

—Vous avez de l'eczéma?... lui demande-t-il.

—Non, monsieur, lui répond le garçon, il ne nous en reste plus!...

ESPRIT DU JOUR

Que voulez-vous? On rit comme on peut.

Gaston rencontre Gontran.

—Qu'est-ce que devient donc Gaëtan? Il y a longtemps que je ne l'ai vu.

—Ne m'en parle pas. Il vient d'avoir un accès de "delirium".

—Ah! mince alors!

A LA CORRECTIONNELLE

Le président, s'adressant à la plaignante, une brave femme qui a été renversée par un cycliste imprudent.

—Il est arrivé sur vous, à toute vitesse, n'est-ce pas?

—Ah, mon bon monsieur, ce n'était pas un cycliste, c'était un cyclone!

UN PANTALON TROP COURT

Un bon bourgeois de Montrouge commande, il y a quinze jours, un pantalon à son tailleur. Celui-ci le lui envoie; le brave homme l'essaie et le trouve trop long de 4 pouces; mais il était trop tard pour le renvoyer, le magasin du tailleur étant fermé.

Notre homme demande à sa femme de raccourcir les jambes et de faire un ourlet. La digne épouse refuse net. Alors il s'adresse à sa fille, même résultat; enfin, il supplie sa belle-mère... repoussé sur toute la ligne. De guerre lasse, il va se coucher et s'endort.

Mais, avant d'en faire autant, voilà l'épouse prise de remords. Elle prend le pantalon, en coupe 4 pouces, fait l'ourlet et replace le vêtement. Finalement, la fille, sentant ses torts, fait subir au pantalon une section de 4 pouces; la belle-mère en fait autant.

Le lendemain matin, notre bourgeois arrive pour déjeuner, la famille se sauve, elle croyait qu'il était en caleçon de bain.



2. Le même, chez lui. — J'en ai assez de toi... et puis, si tu n'es pas contente, tu n'as qu'à f...iche ton camp ou sinon!...



1. L'orateur. —...J'aborde maintenant la question des droits de la femme... Je la veux libre, cette compagne fidèle de notre existence, traitons-la avec douceur et respect!... Je veux, etc.



LES SUBSTITUTIONS METALLIQUES

L'oursin métallique. — On obtient de jolis cristaux de la manière suivante: Dans un verre rempli d'une dissolution de protochlorure d'étain, on suspend par un fil de fer une pastille de zinc. On s'en procure aisément dans le commerce. Le zinc déplace l'étain, qui se dépose en belles aiguilles brillantes. Au bout d'une heure, la réaction est terminée, et dans le liquide plonge un corps arrondi, tout garni de piquants, qui présente tout à fait l'aspect d'un oursin.

ENIGME

Mon origine est dans le coeur,
J'accompagne la joie ainsi que la douleur; [sage,
J'ajoute aux doux attrait d'un jeune et beau vi-
Nul ne peut résister à mon touchant langage,
Ami lecteur, c'en est assez:
Dites si vous me connaissez.

DEVINETTE



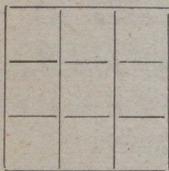
Cherchez le joueur d'orgue.

MOT CARRE

A mon Premier l'homme imprudent
S'expose sans un but utile.
L'effet, quand le clairon s'entend
Qui se produit dans une ville.
Très riches marchands indiens.
Du pauvre le lit misérable.
Pour les travaux quotidiens
L'âne tout prêt sort de l'étable.
Ce qui peut revenir aux chiens
Quand on a desservi la table.

CARRE MAGIQUE

Inscrire neuf nombres différents dans chacune des cases de ce carré, de manière à obtenir 30 dans tous les sens.

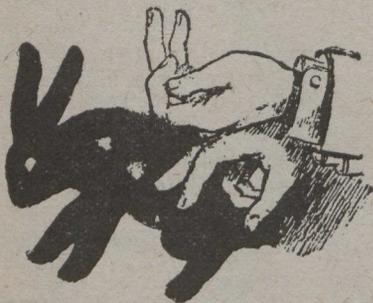


METAGRAMME

Selon mon chef, on m'accommode
Dans le ménage; l'on me fuit;
On me lance à l'ancienne mode;
On me remporte avec dépit;
On m'esquisse, et la période
Plus élégamment se déduit;
On me découpe avec méthode
Et dans la crème on m'introduit.

OMBROMANIE

Le gentil petit lapin galope lorsque vous agi-



tez les doigts de la main droite, de cette manière.

JOUJOUX EN CARTON MINCE

Les cartes à jouer et les cartes de visite nous ont déjà servi comme matière première pour la fabrication de plusieurs joujoux. Aujourd'hui nous allons employer du carton un peu plus épais, par exemple le beau bristol, sur lequel s'impriment les cartes commerciales ou les cartes d'invitation.

FACE-A-MAIN. — Notre premier joujou est destiné aux fillettes. Il se compose de trois pièces: deux pièces semblables représentant les deux montants, entre lesquels on place le binocle. L'articulation se fait avec un fil double terminé par deux noeuds d'arrêt. Comme on le voit sur le dessin, le bas des deux montants est aussi relié par un fil avec noeud d'arrêt; de plus, une rondelle de carton A, un peu plus épaisse que la carte des montants et du binocle, est intercalée entre ces deux montants pour en maintenir l'écartement. Si les deux montants du manche sont un peu longs, il sera bon de faire une attache de fil intermédiaire, avec rondelle intercalée, et vous la ferez à l'endroit correspondant juste au milieu du binocle; quand il sera replié dans le manche. Enfin, le binocle peut être colorié ou recouvert de papier noir ou de couleur, ainsi que les deux montants du manche.

RASOIR. — Comme le face-à-main, le rasoir se compose de trois pièces: deux pour le manche et une pour la lame, placée entre les deux pièces de ce manche. Ces deux pièces sont reliées à chaque bout par un fil double fort, avec double noeud d'arrêt, et l'on intercale au bout le plus large une rondelle de carton A.

CANIF. — Enfin, toujours dans le même ordre d'idées, voici le canif à deux lames, composé de quatre pièces: deux identiques pour le manche, percées chacune de deux trous aux endroits marqués d'une croix X, puis deux lames de formes différentes, percées également d'un trou à l'endroit indiqué par le signe X. Il ne faut pas que ces deux lames se rencontrent lorsqu'on voudra les ouvrir ou les fermer.

JEUX DE SOCIETE

LE CORDONNIER. — Le joueur qui a été choisi pour remplir le rôle de cordonnier, se met à genoux, s'accroupit ou s'assied par terre, tirant le ligneul et frappant sur son ouvrage;



les joueurs se tiennent par la main et tournent autour de lui le plus rapidement possible.

Le cordonnier dit très vite:

—Allons belles, des beaux souliers. J'en essaie à vos jolis pieds.

Et il cherche à happer au passage une pratique, soit en saisissant la jambe d'un monsieur ou le bas de la robe d'une dame.

S'il y réussit, le joueur saisi n'a plus qu'à remplir son devoir de marchand de chaussures et à payer un gage.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 104

Reconstruction. — Saint-Petersbourg.

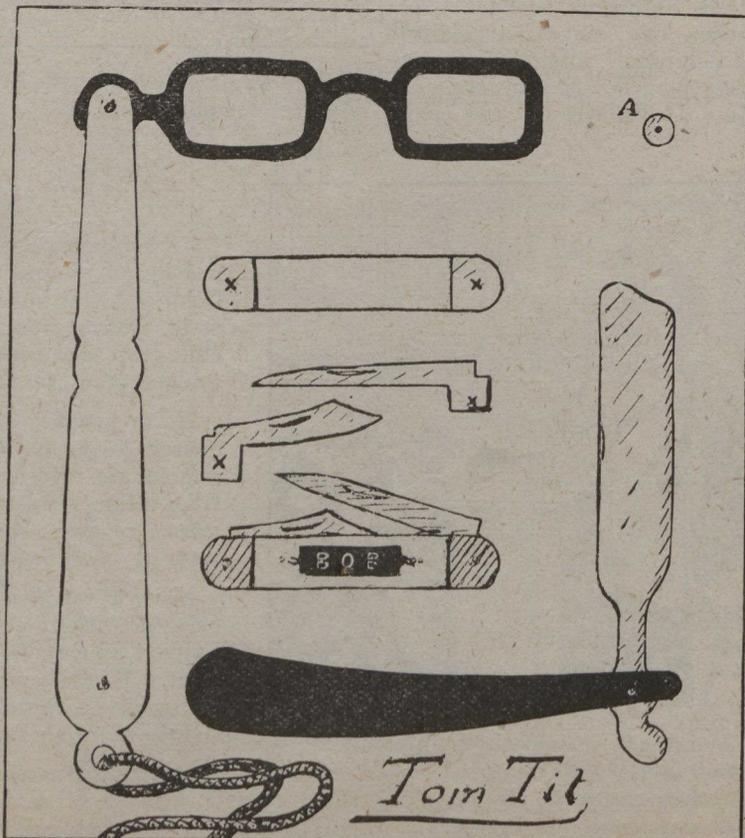
Rébus graphique. — Que de misères sur cette terre, et que d'ennuis.

Les cartes. — Le 9 de trèfle, parce que le roi de pique ne peut pas être second.

Logogriphe.—Rome, Orme, More, Me, Or, Mer.

La clef de la science. — 1. L'oiseau qui n'a ni ailes ni queue est l'"aptéryx", dont le nom même est dérivé du grec ("a" privatif et "pteron" aile). Il a pour habitat la Nouvelle-Zélande et est certainement un des oiseaux les plus étranges que l'on puisse voir. Il est grand comme un canard et quelquefois comme une petite oie. Son plumage est d'ordinaire brun foncé. Ses plumes offrent cette particularité que chacune d'elles est pourvue d'une longue barbe terminée en pointe fine, ce qui lui donne l'air d'avoir une toison. Bien qu'il n'ait pas d'ailes, il n'est pas dépourvu des membres auxquels celles-ci tiennent chez les autres oiseaux, mais ces membres se cachent sous ses plumes velues.

2. Ce qui fait craquer les doigts des mains lorsqu'on les tire ou qu'on leur imprime certains mouvements, c'est le glissement des muscles ou des ligaments sur la surface des os. C'est le même phénomène qu'on observe quand on fait vibrer une corde tendue.





HISTOIRES DE RIRE

UNE MAUVAISE FARCE

Il est permis de faire des farces, mais encore ne faut-il pas dépasser certaines limites, or, l'aventure suivante, arrivée à un brave paysan, s'éloigne un peu des bornes des choses permises et ressemble terriblement à un vol.

Que nos lecteurs en jugent plutôt :

Un cultivateur ayant acheté un petit cochon et l'ayant mis, comme c'est l'usage, dans un sac bien ficelé, s'en retournait joyeux au village, portant son compagnon. Il arpenta la route, bordée çà et là de quelques auberges. Il fit deux haltes, puis une troisième, but ici un bock. Là un verre d'eau-de-vie, ailleurs un verre de piquepoul, et s'arrêta enfin à un quatrième cabaret. Il entra, laissant à la porte, sous la garde de son petit chien, le sac et le cochon.

Deux farceurs vinrent à passer. Dénouer le sac, prendre le cochon, y fourrer le toutou en place, reficeler le tout et partir avec l'animal aux jambons, tout cela fut l'affaire d'un instant, le temps, pour l'homme au petit cochon, de vider un canon.

Celui-ci ayant bien bu, gai et content, le coeur à l'aise, songea à gagner définitivement le domicile où l'attendait sa bourgeoise. Il chargea son sac sur l'épaule, siffla son chien, et en route. L'animal gigotait dans le sac comme un diable dans un bénitier.

—Eh! vas-tu bientôt rester tranquille?

Je t'en fiche. L'autre se démenait de plus belle. Il risqua même un aboiement plaintif.

—Oui, oui, dit le brave homme, cause tous les jours, t'as beau faire le chien.

A l'arrivée, le chien, heureux d'être délivré, ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, mais le pauvre cultivateur faisait une tête. Et sa femme donc! Il y avait de quoi, avouons-le.

ZELE

—Oui, mes frères, clamait en chaire le curé de Bassinet-sur-Orges, il faut que vous célébriez la fête de dimanche prochain avec la plus grande pompe. Cela, dans l'intérêt même de notre paroisse...

Le dimanche arrivé, l'église, parée magnifiquement, est bondée de fidèles; l'on va commencer l'office lorsqu'un bruit épouvantable de ferraille remuée se fait entendre à la porte du lieu saint.

Le curé, son surplus sur le dos, s'empresse d'aller voir; la porte est ouverte, et l'on voit tous les pompiers en grand uniforme s'apprêtant à faire entrer une pompe dans la maison de Dieu!!!

Le capitaine des pompiers, faisant le salut militaire, s'approche du curé et lui dit :

—Monsieur le curé, il n'est pas besoin qu'on me répète deux fois la même chose; vous vouliez la grande pompe, la voilà, je l'apporte!



2. Quelques jours après, Arthur Carabin reçut la réponse suivante : " Mon cher fils, je m'étonne qu'à ton âge tu fasses encore des fautes d'orthographe... cinq louis ne s'écrivent pas comme cela. Néanmoins, je t'envoie le saint Louis demandé et souhaite que la contemplation de cette belle gravure amène au plus vite la guérison de cette fièvre intense qui te cloue au plus profond de ton lit!..."

—L'accusé. — Mes précautions.

L'ERE NOUVELLE

Aux dernières grèves de tisseurs à Lille, le grand orateur socialiste Capital expliquait aux ouvriers, en réunion publique, que le monde entier s'indigne enfin de la misérable condition faite dans le Nord aux artisans du métier.

—Patience, frères ouvriers, conseillait enfin le chef socialiste, nous allons bientôt entrer dans une ère nouvelle!

Quelqu'un se leva dans la salle, vociférant, les poings tendus :

—Non! Non! Pas d'"air" nouvelle. L'"Internationale", ça suffit.

Applaudissements fraterniques... et Capital de monter sur la table pour hurler avec les loups!

REGRETS TARDIFS

A la correctionnelle, on juge un cambrioleur émérite, enfin attrapé là main dans le sac. Il a l'air tout penaud.

Le président. — Prévenu, lorsqu'on vous a arrêté, vous sortiez d'une maison où vous avez tout pris.

L'accusé. — Pardon, excuse, mon président, c'est une erreur profonde.

Le président. — Al-

AMABILITE

M. et Mme Borne, épiciers retirés des affaires depuis longtemps, dépensent maintenant leur activité à se disputer, à s'injurier du matin au soir.

Monsieur est terrible, il entend toujours avoir raison, il impose à sa femme des choses absolument monstrueuses.

—Ah! gémit celle-ci, en voilà un homme, quel tyran! Jamais, au grand jamais, il ne me ferait une concession...

—Une concession! dis-tu? mais je te demande pardon, je t'en ferais une, avec un grand plaisir...

—Ah! et laquelle? fait madame, subitement radoucie.

—Une concession à perpétuité!

ENTRE BOHEMES

—Mes créanciers sont enragés après moi, sourire l'un; je n'y comprends rien, car je leur donne des acomptes de temps en temps.

L'autre, gravement :

—Et c'est là ton tort: plus tu les arroses, plus ils repoussent!

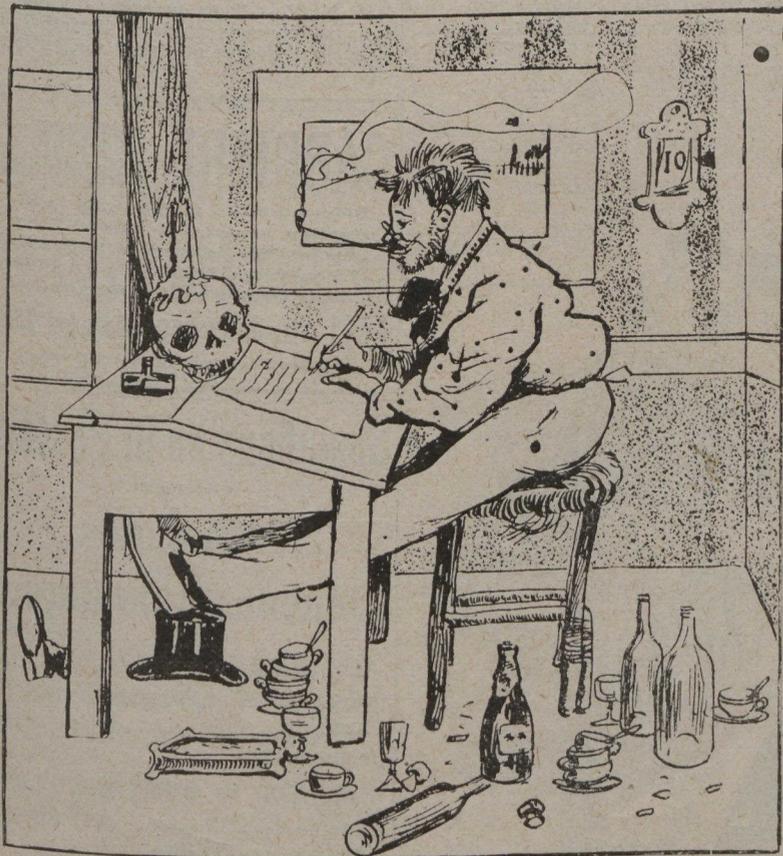
LE PAYSAN ET LA PHOTOGRAPHIE

Un paysan dont le fils étudiait à Paris, reçut, dernièrement, une lettre de lui accompagnée de sa photographie.

Dans la lettre, le fils demandait à son père de lui envoyer de l'argent. " car, disait-il, en ce moment, je suis dans une profonde pauvreté."

Le paysan prit sa meilleure plume et répondit aussitôt :

—Mon gargon, j'ons reçu ta lettre et ta photographie. Garnement! à qui que tu voudrais faire croire que t'es pauvre, puisqu'on voit ben que tu habitions entouré de vases de fleurs, d'estatues et de colonnes de marbre!



1. Arthur Carabin, étudiant en médecine de huitième année, ayant fait une bombe formidable avec des camarades, constata que la platitude de son escarcelle exigeait un appel immédiat aux fonds paternels. Aussi, saisissant sa plume de Tolède, il commença : " Mon cher père, c'est cloué au lit par une fièvre intense, 47 degrés 11 dixièmes, que je te supplie de m'envoyer cinq louis par retour du courrier... médicaments, ah! si tu savais, etc..."

CURIEUX



—Vous l'avez mis à la porte avec votre pied quelque part?

—Oui, et le plus curieux, c'est qu'ayant été touché, il est parti tout de suite en coup de vent.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

VIANDES FROIDES BOUILLIES. — Les viandes bouillies qui sont servies froides doivent refroidir dans l'eau dans laquelle elles ont été cuites.

POUDING AU CHOCOLAT. — Versez une chopine de lait bouillant sur 4 onces de chocolat râpé; faites fondre 3 cuillerées à soupe de "corn-starch" dans une chopine de lait, ajoutez 3 oeufs battus, 3 cuillerées à soupe de sucre, 1 cuillerée à thé d'essence de vanille. Mêlez et versez dans le lait et le chocolat. Laissez bouillir une minute, en remuant vite; transvasez dans des tasses ou des moules et mettez refroidir au besoin.

POUDING AUX FIGUES. — Une demi-livre de figues sèches, hachées, deux tasses de croûtes de pain, quatre oeufs, une demi-tasse de lait, une demi-livre de sucre, une pincée de soda dilué dans de l'eau chaude. Faites tremper les croûtes dans le lait, battez les oeufs avec le sucre, le sel, une demi-tasse de suif de boeuf, les figues; mettez dans un moule et laissez cuire trois heures dans l'eau bouillante.

NECTAR. — Prenez une livre de raisins de Malaga haché, deux livres de sucre en pain, et placez le tout dans un pot. Versez dessus quatre livres d'eau bouillante. Le jour d'après, lorsque le mélange est froid, ajoutez-y les tranches d'un citron. Laissez reposer pendant cinq jours en remuant deux fois par jour. Laissez reposer cinq autres jours pour la clarification, puis mettez en bouteilles, déposez dans une cave bien fraîche, et, au bout de dix jours, l'on aura une boisson d'été excellente.

METHODE POUR FAIRE POCHE LES OEUF. — Mettre à bouillir, dans une casserole plate

(plat à sauter), trois pintes d'eau avec une pincée de sel gris et un filet de vinaigre. Casser six oeufs, un à un, à l'endroit du liquide où se produit l'ébullition, et retirer le plat à sauter du plein feu, afin que la cuisson, qui demande 3 à 4 minutes au maximum, s'achève à très léger frémissement de l'eau.

Egoutter les oeufs avec une petite écumoire et les plonger aussitôt dans une terrine contenant de l'eau fraîche. Les retirer de l'eau fraîche, les parer, c'est-à-dire supprimer les bavures, et les remettre à chauffer dans de l'eau salée. Il est indispensable, pour réussir cet apprêt, de n'opérer qu'avec des oeufs rigoureusement frais.

RETOUR DU BANQUET



—Mon gendre! Dans quel état!...
—L'état... c'est moi!

CHOSSES ET AUTRES

— On fait, en Allemagne, de nouveaux planchers avec du papier comprimé. Ils ne font entendre aucun craquement et il ne s'y produit pas de poussière.

— D'ailleurs, dit-il, laissez-moi vous donner un échantillon de ma jambe, et il la fit passer aux dîneurs déçus qui libèrent le missionnaire.

L'heureux mystificateur avait une jambe de bois.

— Mouton noir et mouton blanc sont souvent du même sang. Un fermier d'Addison, Maine, a fait deux tondaisons sur la même bête, l'été dernier, dont l'une était noire comme encre de Chine, et l'autre blanche comme duvet d'oie.

— Pendant la grande foire de Leipzig, on vend environ 6,000 peaux d'ours, 55,000 de zibelines, 65,000 de loutres, et 160,000 peaux d'hermines. C'est aussi la grande "foire aux livres" de tous les pays allemands, et elle dure une quinzaine de jours (août).

— En présence du conflit russo-japonais et de la baisse de ses valeurs, il n'est pas inutile de donner quelques détails sur la situation financière du Japon. L'année dernière l'importation d'or s'est élevée à 2495 millions de yen, ce qui revient en majeure partie à l'emprunt anglais. L'exportation par contre, n'a été que de 10.07 millions de yen. La production aurifère du Japon s'accroît d'année en année; en 1902 elle a été de 637 millions de yen (à 15 grammes). Les statistiques japonaises évaluent la richesse du pays à 8,273 millions, ce qui représente environ 200 yen par tête d'habitant. La richesse des 4,000 étrangers est naturellement beaucoup plus élevée. Il existe au Japon 89 sociétés étrangères, dont le capital nominal est de 1,040,47 millions de yen. Les sociétés de culture et de navigation ont un capital de 132,34 millions de yen, et les sociétés commerciales de 17.25 millions de yen.

UN VRAI TRIOMPHE

Le triomphe de la science médicale: le BAUME RHUMAL guérit toux, rhumes, grippe, bronchites, sans nécessiter de régime spécial. 25 cents partout.



Mme Weisslitz, Buffalo, N.-Y., guérie de maladies des reins par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

De toutes les maladies connues qui affectent l'organisme féminin, la maladie des reins est la plus fatale. De fait, à moins qu'elle ne soit promptement et correctement soignée, la malheureuse patiente survit rarement.

Sachant parfaitement cela, Madame Pinkham, au début de sa carrière étudiante soigneusement ce sujet et en produisant son grand remède pour les maladies des femmes — Composé Végétal de Lydia E. Pinkham elle était certaine qu'il contenait l'exacte combinaison d'herbes devant guérir cette maladie, la maladie des reins de la femme. Lisez ce que dit Mme Weisslitz.

"Chère Mme Pinkham: — Pendant deux ans la vie me fut un fardeau: je souffris de maladies féminines et de douleurs dans les reins. Le médecin me dit que j'avais une maladie de reins et prescrivit. Pendant trois mois je pris ses remèdes, mais mon état ne fit qu'empirer. Mon mari me conseilla d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et en apporta une bouteille à la maison. C'est le plus grand bien qui soit jamais entré chez moi. En trois mois j'étais devenue une autre femme. Mes douleurs étaient disparues, mon teint s'était éclairci, mes yeux étaient devenus brillants et tout mon système s'était amélioré." — Mme Paula Weisslitz, 176 rue Seneca, Buffalo, N. Y. — Nous paierons \$5,000 si nous ne pouvons produire l'original de la lettre ci-dessus prouvant son authenticité.

CARRIERE OPTICIEN Réfractionniste

Détermination pratique de la réfraction oculaire à l'Hôtel-Dieu, tous les Mardis, Mercredis, Jendis et Vendredis, de 10 heures à Midi.

Toutes les après-midi, au Numéro 1741 Ste-Catherine. Tél. Est 2257

Entre St-Denis et Sanguinet.

Spécifique du Dr Pasteur

CONTRE

l'Abus des Liqueurs Alcooliques

L'ivrogne est guéri en quelques jours par le SPÉCIFIQUE DU DR PASTEUR, facile et agréable à prendre.

M. JOS. O. QUENNEVILLE

Pharmacien-Chimiste, seul dépositaire pour le Canada.

— ADRESSEZ —

Jubilee Drug Hall | Pharmacie
1406 Ste-Catherine | Quenneville
Tél. Est 1041 | 397 St-Antoine
March. 356 | Tél. Up 2596

MONTRÉAL, Can.

LE REMÈDE DU DR SHOOP CONTRE LE RHUMATISME NE COUTE RIEN S'IL ECHOUÉ

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années, je faisais tout partout des recherches pour trouver un spécifique pour le Rhumatisme. Je poursuivis ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me désappointa point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et tout partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du Dr Shoop contre le rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en dedans de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction que le Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le Rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. Je sais ce que mon Remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Écrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrirai la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Écrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 980, Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens. hw

Faites lâcher la "Grippe"

Si vous sentez venir la Grippe, hâtez-vous de prendre du Sirop Mathieu de Goudron et d'Huile de Foie de Morue. Il fera vite lâcher la "Grippe" — et vous rendra à la santé.

Si vous avez eu la Grippe et souffrez encore de ses effets — (signe que vous avez essayé d'autres remèdes) prenez le

SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

C'est un tonique admirable, et non seulement guérira vos bronches irritées, vos intestins dérangés, mais rendra l'appétit, le sommeil, la digestion.

Mélez-vous des imitations du Sirop Mathieu que les guérisons extraordinaires de bronchites, etc., ont suscité de tout côté, c'est le Sirop Mathieu et non les imitations qui vous guérira.

35c le gros flacon. En vente partout.

Cie J. L. Mathieu, prop., Sherbrooke, P.Q.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

CHOSSES ET AUTRES

— On a calculé que 264 personnes sur 1,000, répandues à la surface du globe, ont pour souverain le roi Edouard.

— En Portugal, un mari peut demander le divorce, qui lui est généralement accordé, si sa femme publie sans son autorisation des oeuvres littéraires.

— Des chirurgiens de Londres viennent de faire des sutures au coeur d'un individu qui y avait reçu un coup de poignard.

— Un horloger suisse vient d'inventer une horloge électrique qui peut marcher "quinze ans" sans être remontée.

— En Allemagne on compte un universitaire sur 213 citoyens; en Ecosse, un sur 520; aux États-Unis un sur 2,000; en Angleterre et en France, un sur 5,000 environ.

— Les aërolites qui viennent tomber sur la terre contiennent, invariablement, ou à peu près, du fer en grande quantité et du nickel en quantité plus petite.

— Le Japon a acheté tout son boeuf de la Chine durant la guerre avec cette dernière puissance et va continuer sans doute d'y acheter ses provisions durant la présente guerre.

— La tombe la plus coûteuse au monde est celle qui a été érigée à la mémoire de Mahomet. Les diamants et les rubis qui la décorent sont évalués à cinquante millions.

— Budapest possède une cinquantaine d'églises; le culte y est célébré en 12 langues différentes. On compte à Paris environ 120 églises et chapelles catholiques, 45 temples protestants, 4 synagogues, 18 églises de culte divers en langues étrangères.

— Une riche Américaine a fait présent à la Bibliothèque de New-York d'une collection de "menus" d'hôtels et de restaurants qui ne sera visible qu'en 1950 — afin, dit la donatrice, que les gens d'alors puissent voir comment on se nourrissait au début du XXe siècle.

— Un Américain puissamment riche, ce qui ne l'empêchait pas de s'ennuyer beaucoup, a demandé et obtenu le service postal rural d'un petit district américain. Juché sur son mail-coach attelé à quatre, avec des postillons en beaux habits rouges qui font retentir leurs cors à travers les villages, le millionnaire se divertit à sa manière. Il a la passion de conduire, mais ses courses manquaient de but, disait-il. Il a voulu leur en donner un, et le sage a trouvé moyen de combiner l'utile et l'agréable. Je ne sais si le directeur du service des Postes à Paris approuverait que son personnel se recrutât parmi les millionnaires de la capitale. Ça peut être très chic d'avoir des facteurs cousus d'or, mais on risque d'attendre longtemps ses lettres.

POUR RIRE

— Ah! je prends pour témoins le ciel et la terre que je vous adore...
— Mon ami! prenez pour témoin M. le maire, cela suffira.

× × ×

— Depuis que nous avons acheté cette maison, le prix des loyers a beaucoup baissé dans le voisinage.

— Oh! cela ne m'étonne pas, chère madame.

× × ×

X... rencontre sur le boulevard un de ses amis, l'air très affairé:

— Comment, par ce froid, sans gants?

— Oui. Je ne puis tenir dans ma peau, comment voulez-vous que je tienne dans celle d'un autre!

× × ×

On cause d'un jeune employé de maison de banque qui vient de disparaître sans laisser de traces.

— Et que faisait-il dans cette maison?

— Il était attaché à la caisse.

— Il l'était bien mal alors!

× × ×

Calino s'est fait recevoir membre de la Société protectrice des animaux et prend son mandat très au sérieux.

Dernièrement, un ami va le voir et aperçoit dans son cabinet deux souricières dans lesquelles quatre ou cinq souris tournaient dans tous les sens pour trouver une issue.

— Vous avez beaucoup de souris?

— Ah! mon cher, c'est désolant; elles mangent tous mes livres...

— Et comment les tuez-vous?

— Je ne les tue pas. A la nuit tombante, ma bonne va les lâcher chez l'épicier d'en face!

× × ×

Un brave homme de la campagne, entrant dans un train, tire sa respectable bouffarde, la bourre consciencieusement et demande poliment à une petite bourgeoise, sa voisine:

— Est-ce que la fumée ne gêne pas madame?

Celle-ci trouve spirituel de lui faire la réponse si connue:

— Je ne sais pas monsieur, on n'a jamais fumé devant moi.

— Hé bien! réplique le bonhomme, je vais en griller une. Vous saurez alors si ça vous incommode.

× × ×

On juge, en correctionnelle, un employé qui a puisé dans la caisse de son patron pour satisfaire sa passion de parier aux courses.

— Eh! mon Dieu! plaide son avocat, il faut faire la part de la tentation, de l'entraînement. On commence par prendre une petite somme, on croit toujours pouvoir le rattraper, rembourser... Une fois sur cette pente, on ne s'arrête plus...

Le président jovial:

— Mais on se fait arrêter.



SAVON BABY'S OWN

Préviens les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35--**--n-y

AUX DAMES

Votre mari est-il assez assuré? Toute femme sensée est en faveur de l'assurance. Plan nouveau. Ecr. vez pour liste de prix. **J. F. DELANEY, 180 rue St-Jacques, Montréal.**



— Mais comment feras-tu plus tard, mon garçon, si tu ne sais pas l'orthographe?

— J'achèterai une machine à écrire!

Un cambrioleur de nationalité étrangère est amené au commissariat de police.

— Vous auriez mieux fait, lui dit le commissaire, si vous deviez absolument pratiquer le cambriolage, de cambrioler chez vos propres compatriotes.

Le délinquant, d'un ton sournois:

— Aussitôt libre je suivrai vos conseils.

* * *

G... reproche à la jeunesse actuelle ses folies et surtout sa prodigalité.

— Quand j'avais vingt ans, déclare-t-il, je vivais au quartier Latin avec cinquante francs par mois.

— Est-ce possible? s'exclame-t-on autour de lui.

— Parfaitement!... Et je trouvais encore moyen de faire des dettes!

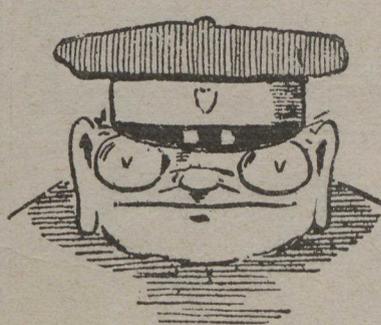
ILS SONT A PLAINDRE

On plaint les pauvres malades atteints de gros rhumes; pourquoi ne pas leur procurer un soulagement immédiat en leur faisant prendre quelques doses de BAUME RHUMAL, qui les guérira rapidement?

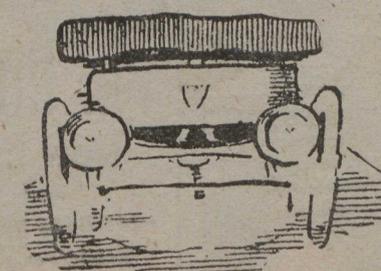
LES METAMORPHOSES DU CHAUFFEUR



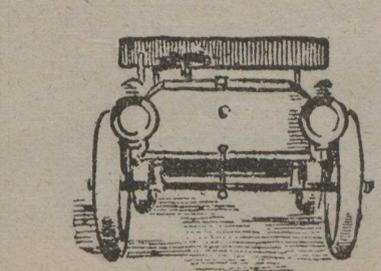
I



II



III



IV

Vino Don Lorenzo

à la ferro-Kola

La bouteille contient 20 onces liquides.

Chez tous les Pharmaciens

L'APPENDICITE

"L'augmentation de l'appendicite est due en grande partie à l'indigestion."
Dr Sir JAMES C. BROWN

L'Indigestion est l'incapacité du système à dissoudre la nourriture, le mangeur n'en retirant aucun bien, mais plutôt du mal.

La nourriture non digérée est dangereuse, elle fermente dans l'estomac, empoisonnant le sang et les nerfs. Un verre du merveilleux vin tonique péruvien

VINO DON LORENZO

après les repas assure une saine sécrétion et le fonctionnement naturel des intestins, empêchant l'indigestion qui peut avoir pour résultat la maladie redoutée

L'APPENDICITE

Vino Don Lorenzo

Vin Tonique

Péruvien

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 25 AVRIL 1904

GRAND DRAME POPULAIRE

La Fille des Chiffonniers

Début de M. GIREAU

le comique favori de Montréal

NOUVEAUX DÉCORS ET COSTUMES

CHANT ET DANSES

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

SANOL

LE MEILLEUR LE PLUS PUISSANT DE TOUS LES TONIQUES.

Ne contient pas D'ALCOOL

En vente dans toutes les pharmacies DEMANDEZ LE

SANOL

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement.



Agent général pour le Canada : A. du CASTEL, 1299 Notre-Dame, Montréal. Bell Tel. Main 800.

\$200.00 SERONT DONNES GRATUITEMENT

A CEUX QUI TROUVERONT LA REPOSE JUSTE POUR LA SOLUTION DE CETTE DEVINETTE.

Pouvez-vous disposer les lettres imprimées à gauche pour en former des noms? Pouvez-vous trouver la solution correcte de trois de ces mots? L'argent offert vaut sûrement la peine d'un essai, et trois réponses justes gagnent le prix. Le 1er. mot épelle quelque chose que tout le monde aime à avoir; le 2ème. mot épelle quelque chose que personne ne veut avoir; le 3ème mot, quelque chose que nous avons tous; le 4ème. épelle quelque chose qui nous rend tous heureux. Pour vous aider un peu, nous avons mis un trait sous la première lettre de chaque mot. Cela ne vous coûtera pas un sou d'essayer à trouver la solution de cette Devinette, et si vous trouvez la solution juste vous pouvez gagner une grosse somme d'argent. Nous ne vous demandons pas d'argent et un concours de cette sorte est très-intéressant. Cela ne fait aucune différence où vous demeurez, et peu nous importe qui gagne l'argent. Nous traitons tout le monde d'une manière juste et honorable. Vous pouvez être assez heureux pour gagner le prix. Essayez, dans tous les cas, et commencez immédiatement. Cela ne vous coûtera rien. Si vous ne pouvez pas trouver la solution vous-même demandez à quelqu'un de vous aider. Nous dépensons des milliers de Dollars pour faire de la réclame et si vous réussissez à trouver 3 réponses justes, envoyez-nous les par la poste, avec votre nom et votre adresse, écrits lisiblement et si votre solution est juste nous vous en avertirons. Nous donnons les \$200.00 pour les réponses justes, et quelques minutes de votre temps. Envoyez votre réponse avec vos noms et prénoms et votre adresse immédiatement à

REGTNA	1er.
UOLURED	2ème.
ORUEC	3ème.
ATNES	4ème.

THE MARVEL BLUING CO., PUZZLE DEPT. 476, TORONTO, ONT.

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons,
Tapissage, Blanchissage,
Enseignes.



No 73
St-Chs - Borromée

MONTRÉAL

PHONE
MAIN 4564



N'empoisonnez pas

vos système organique avec des Cognacs inférieurs. Toutes les maisons sérieuses vendent le meilleur Cognac qui est le

COGNAC PH. RICHARD BON ET PUR

LAPORTE, MARTIN & Cie
Epiciers en gros, Montréal
Agents pour le Canada.

